

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/
Pagination continue |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/
Comprend un (des) index |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient: |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | <input type="checkbox"/> Title page of issue/
Page de titre de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Caption of issue/
Titre de départ de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							/				

BULLETIN

Avec l'agrément de N. T. S. P. le Pape Léon XIII, Mgr Fava, évêque de Grenoble, annonce la fondation d'une œuvre sous ce titre : *Société des serviteurs de Saint-Pierre*. Le siège est établi à Grenoble, et les membres se proposent de servir la Saint-Siège, en l'aidant, dans ces divers intérêts, par la presse et la parole. Le nombre des membres n'est pas limité, et chaque membre est invité à verser une cotisation annuelle de 20 francs (4 dollars), dont le produit sera offert, par l'œuvre, au Saint-Père. Chaque année, le compte des cotisations et de toutes les recettes et dépenses de l'œuvre sera dressé et imprimé, avec la liste des "Serviteurs de Saint-Pierre", pour être mis uniquement à la disposition des membres qui la demanderont.

L'œuvre a un conseil et un bureau. Le conseil est composé de neuf membres, sous la présidence de Mgr l'évêque de Grenoble, qui fait partie de droit du conseil et du bureau, avec voix délibérative, et prépondérante en cas de partage. Mgr l'évêque nomme lui-même le premier conseil et le premier bureau.

Le conseil se renouvellera partiellement tous les trois ans, par la sortie de trois membres tirés au sort, de façon que tous soient renouvelés à leur tour, les plus anciens devant sortir sans tirage au bout de dix ans.

L'élection se fait par les membres restants, et les sortants sont toujours rééligibles. La première élection aura lieu à Grenoble au mois de mai 1893 ; en attendant, Mgr l'évêque désignera les conseillers, comme les membres du bureau ; S. G. désignera de même les membres appelés à remplir les vides qui se produiraient dans le conseil et dans le bureau entre les élections triennales.

**

Le bulletin de l'œuvre paraîtra tous les trois mois, à partir du 1er janvier 1891 ; il sera envoyé gratuitement à tous les membres qui, s'étant fait inscrire, auront eu soin de verser, avant le 25 décembre de chaque année, la cotisation annuelle de 20 francs. Les dames peuvent faire partie de l'œuvre aussi bien que les hommes (s'adresser à M. l'abbé Paret, rue Très-Cloîtres, 2, à Grenoble, Isère, France.)

L'œuvre compte sur le zèle des catholiques pour être connue, encouragée et répandue. Elle fait appel à la bonne presse, aux conférenciers, à l'apostolat de toutes les personnes qui veulent le règne de Jésus-Christ en tous lieux, règne absolument nécessaire au bonheur du monde, et qui a pour premier ministère et pour instrument la Papauté.—Il sera facile aux membres de l'œuvre de se connaître, et de se réunir, s'il le veulent, dans les villes ou ailleurs, en vue d'unir leur action.

"La Société des Serviteurs de Saint-Pierre," dit M. A. Desplagnes, ancien magistrat, secrétaire général de l'œuvre, n'est en rien une société secrète. Elle est ouverte, à tous ceux et celles qui

désirent donner au Souverain Pontife un témoignage de piété et de dévouement, lors même qu'ils n'appartiendraient pas encore à l'Eglise catholique : le Pape est un Père toujours heureux de voir revenir à lui ses enfants. ”

Le journal la *Riforma* manifeste du dépit de cette fondation.

Nous lisons dans les *Annales catholiques* : “Le village de Carpineto, qui s'honore d'avoir vu naître Léon XIII, vient d'inaugurer solennellement deux fontaines, par lesquelles lui est amenée l'eau potable, aussi excellente qu'abondante, dont l'a pourvu la munificence du Souverain Pontife, à laquelle Carpineto doit déjà la nouvelle église de Saint-Léon, la restauration des deux églises de Saint-Joachim et de Saint-Jacques, l'école des jeunes filles placée sous la direction des religieuses françaises du Très-Saint-Sacrement, l'asile-hôpital pour les vieillards pauvres et infirmes, assistés par les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, comme aussi un observatoire météorologique.

“Amenée par un aqueduc des mieux construits, l'eau vient se déverser dans deux fontaines monumentales, dont l'une est placée devant le palais de la famille Pecci. L'inauguration a eu lieu le 28 aout dernier, jour de la fête de Saint-Augustin, que Carpineto vénère comme son patron.

Le dernier dimanche du mois d'aout, le vaisseau de guerre austro-hongrois *Minerva* étant en mouillage dans les eaux de Civita-Vecchia, le Saint-Père a daigné accorder aux officiers une audience très bienveillante : tous ont été ravis de trouver tant de vigueur chez le Souverain Pontife.

Le 2 septembre le Saint-Père a présidé une séance générale de la Congrégation des Rites, ayant pour objet l'héroïcité des vertus du vénérable chanoine Gaspard del Bufalo, fondateur de la congrégation des Missionnaires du Précieux-Sang.

Le journal le *Monde*, de Paris, annonce que M. de Lutz, ancien premier ministre de Bavière, est mort le 3 septembre. On l'avait surnommé le Bismarck bavarois. M. de Lutz, était un homme de hautes capacités, très habile, ayant su, pendant vingt-sept ans, mener sa barque à travers bien des écueils. Né le 4 décembre 1826, fils d'un instituteur, il devenait, à trente-six ans, secrétaire du roi Maximilien, puis du roi Louis II, chef du cabinet privé, ministre de la justice et des cultes, et enfin président du ministère : carrière brillante, où il fallait des qualités hors ligne, et aussi une souplesse peu commune, sous des souverains tels que les rois Maximilien et Louis II, et le régent Luitpold, avec des Chambres souvent hostiles.

“Secondé par l'homme d'Etat bavarois sur le terrain politique, le chancelier allemand ne le fut pas moins sur le terrain religieux c'est-à-dire dans sa lutte contre l'Eglise catholique..... M. de Lutz fut un des plus ardents à intriguer contre le Concile du Vatican ; il introduisit dans son pays tout ce qu'il put du Kulturkampf

prussien ; grâce à lui, la secte dite des vieux-catholique put s'affirmer, et ravir les églises et les biens des catholiques pendant près de vingt années ; s'il n'eût tenu qu'à lui, un schisme eût déchiré la Bavière..... Il ne céda que devant l'impossibilité de tenir tête à l'évêque qui le menaçait, et encore ne fit-il que des concessions partielles. Le puissant protecteur de Berlin allait lui manquer, et d'ailleurs le mal qui devait l'emporter avait déjà fait sentir son atteinte, en brisant son énergie, et peut-être aussi en lui inspirant des pensées salutaires.

“ La fin de M. de Lutz a été, dit-on, chrétienne. Il appartenait à une famille obscure, mais foncièrement attachée à la foi catholique. Les prières des siens lui aurait valu la grâce d'une conversion qui, malheureusement n'est pas un réparation. Son œuvre ne meurt pas avec lui : désastreuse dans le passé, elle continuera longtemps encore de porter des fruits néfastes. Les Lutz sont les fléaux de leur pays.”

L'épiscopat brésilien vient d'adresser, au chef du gouvernement provisoire des Etats-Unis du Brésil, une nouvelle protestation contre la cessation systématique et humiliante de toute relation officielle de l'Etat avec l'Eglise catholique ; contre le bannissement de la religion des écoles, collèges et autres établissements du gouvernement. Il se plaint également de la suppression des subsides destinés à soutenir le clergé national et la majorité du culte.

Les prélats réclament aussi contre l'expulsion de la Compagnie de Jésus.

Enfin l'épiscopat proteste contre la décision par laquelle le mariage religieux doit être précédé du mariage civil, et contre les peines infligées aux prêtres qui ne se conformeront pas à cette décision.

En France, un courant de vexation se montre toujours en quelque endroit. A Clermont Ferrand, disent les *Annales catholiques*, un fonctionnaire trop zélé avait intenté une poursuite contre la communauté de la Miséricorde de Billon (Puy-de-Dôme).

“ Parce que les Sœurs de la Miséricorde occupent les enfants qu'elles ont sous leur garde à un travail de couture, ce fonctionnaire prétendait que la communauté devenait, par là même, un atelier, auquel la loi récente sur le travail des ateliers devait être appliquée. Et il a dressé procès-verbal aux Sœurs de la dite communauté, après une visite dans laquelle il se serait montré moins que courtois.

“ L'affaire a été jugée à l'audience des vocations. M. Chaude-solles a démontré, pièces en mains, que l'on ne saurait assimiler des orphelines qui travaillent dans un communauté, à une industrie d'atelier tombant sous l'application de la loi de 1874. Le tribunal a prononcé purement et simplement l'acquiescement de la communauté de Billon.”

LES PSAUMES DU BREVIAIRE

(Suite.)

PSAUME VIII. — *DOMINE, DOMINUS NOSTER*

APPLICATIONS LITURGIQUES. — 1° Au premier nocturne du dimanche et de la fête de la sainte Trinité, ce psaume est une hymne au Dieu un et trine. L'Eglise y célèbre sa majesté et sa grandeur, manifestées par les œuvres de la création, spécialement par la beauté de l'homme, et aussi par le mystère de l'Incarnation qui nous a fait connaître la bonté de Dieu mieux encore que le spectacle des créatures et nous a ouvert les cieux.

2° La signification messianique du psaume VIII l'a fait insérer dans l'office de plusieurs fêtes de Notre-Seigneur.

Il sert très naturellement à honorer le Nom de Jésus, ce nom de *Notre-Seigneur* devenu admirable sur toute la terre (antienne), car il est le résumé de tous les mystères de la religion, le mémorial des œuvres du Verbe incarné et l'abrégé de l'Évangile. La magnificence de celui qui le porte s'est élevée au-dessus des cieux, et les enfants de l'Eglise, à l'exemple des enfants de Jérusalem, continuent à l'acclamer de leur " hosanna au fils de David ! hosanna au plus haut des cieux ! " La louange parfaite qui lui est rendue par les simples, condamne et confond les impies, et le démon jaloux qui cherche à se venger sur les hommes de la victoire remportée sur lui par le Verbe incarné. A la vue des merveilles de la Rédemption, qui n'admirerait la bonté du Fils de Dieu, n'oubliant pas les coupables et descendant du ciel pour *visiter* l'humanité ? Il ne s'abaissait pour un peu de temps au-dessous des anges, qu'afin de relever les hommes et de les rendre, par la grâce, à peine inférieurs aux esprits célestes. Récompensé lui-même de ses abaissements volontaires, devenu, en tant qu'homme, le roi de la création, il couvre, en sa personne, la nature humaine d'honneur et de gloire. Son nom, si doux à prononcer, si mélodieux sur nos lèvres, si joyeux à notre cœur, est vraiment admirable par toute la terre.

Le sens est, à peu de chose près, le même à la fête du saint Rédempteur. Nous admirons la grandeur et la bonté de Jésus, manifestées par l'œuvre de notre rédemption.

Aux fêtes de la Passion (saints Clous et sainte Lance, sainte Couronne d'épines, invention de la sainte Croix), nous, honorons spécialement les abaissements et les souffrances de Notre-Seigneur, qui ont été les marques de son amour pour nous, et le principe de sa glorification et de la domination que son humanité sainte a acquise sur tous les hommes. Cette idée est exprimée dans l'antienne de la Couronne d'épines : *Minuisti eum paulo minus ab Angelis, gloria et honore coronasti eum*. Une allusion à l'objet de la fête nous rappelle encore que cette couronne d'ignominie et de douleurs s'est changée sur sa tête en une couronne de gloire et d'honneur.

La gloire du Sauveur est célébrée aussi aux fêtes de la Transfiguration et de l'Ascension. Ainsi que nous l'apprend l'antienne de la première de ces solennités, Jésus, dans cette nature humaine, qui le rendait un peu inférieur aux anges, a paru entouré de gloire et d'honneur, et s'est manifesté comme roi de la création, quand son visage et ses vêtements transfigurés laissaient entrevoir aux apôtres étonnés l'éclat de sa divinité, afin de fortifier leur foi en un maître si bon et si puissant.

Au jour de l'Ascension, la nature humaine du Verbe incarné, en récompense de son abaissement temporaire, s'est élevée avec magnificence au-dessus des cieux (antienne empruntée au verset 2), et son triomphe a couronné tous les mystères de l'Homme-Dieu. Le ciel, selon la pensée de saint Chrysostome (*in ps. viii*), a reçu dans ses splendeurs une humanité créée sur terre ; au nom de Jésus-Christ, il a été ouvert, les portes du paradis se sont élargies, l'Esprit-Saint a été envoyé à la terre, et le Sauveur triomphant a commencé d'exercer, du haut des cieux, sa domination effective sur toutes les créatures, en attendant qu'elle ait sa pleine réalisation au jugement dernier.

A la fête du Sacré-Cœur, nous célébrons encore avec admiration les merveilles que Jésus a accomplies par amour pour l'homme, et particulièrement le don qu'il lui a fait de son Cœur : *Quid est homo quia magnificas eum, aut quid apponit erga eum Cor tuum ?*

3^e Ce psaume qui, en chantant l'incarnation divine, loue déjà, au moins indirectement, celle dans le sein de laquelle le Verbe a pris chair et a visité notre nature, peut aussi servir de louange directe à la Mère de Dieu. Marie en effet, est une des merveilles de la création, une des plus belles manifestations de la magnificence divine. Si elle est par nature en peu inférieure aux anges, elle leur est supérieure en dignité, puisque sa maternité l'a rendue leur reine et la reine du monde. Son élévation a été complètement réalisée par sa glorieuse Assomption, et, selon le langage de l'Eglise, Marie, au milieu des phalanges célestes, est aussi brillante que la lune parmi les étoiles.

Ces honneurs rendus à Marie dans toutes ses fêtes, dont l'office est du Commun, peuvent, aux fêtes particulières, être diversifiés selon le mystère ou la vertu qui sont célébrés. En quelques-unes, l'antienne indique la signification spéciale du psaume. Ainsi, à l'Immaculée-Conception, la maternité divine, unie en Marie à la pureté intégrale et à la virginité parfaite, est la merveille que l'Eglise honore : *Admirabile est nomen tuum, quia in Virgine Maria dignum tibi habitaculum præparasti*. A l'Attente de l'enfantement de Marie, l'antienne nous annonce la venue prochaine de *Notre-Seigneur*, qu'elle présente comme le soleil qui doit éclairer nos yeux : *Ecce Dominus noster cum virtute veniet, et illuminabit oculos servorum suorum*. A l'Assomption, la sainte Mère de Dieu, en participation de la gloire de son divin Fils, est élevée au-dessus des chœurs des anges, et prend le rang de reine dans la cour céleste : *Exaltata est sancta Dei Genitrix super choros Angelorum ad caelestia regna*. La maison de Nazareth elle-même, sanctifiée par l'incarnation du

Verbe, a eu manifestement part à la gloire de Marie. Elevée dans les airs et portée par les anges, elle est venue à Lorette, où nous la vénérons : *Elevata est magnificentia tua super caelos.*

4° Aux fêtes des archanges Gabriel, Michel et Raphaël et à celle des saints Anges gardiens, nous honorons ces cieux spirituels, comme parlent les saints Pères, audessus desquels s'élève la magnificence de Dieu—ces anges au-dessous desquels le verbe s'est abaissé pour un peu de temps en s'incarnant, au-dessus desquels son humanité sainte a été exaltée, couronnée de gloire et d'honneur, en récompense de sa passion et de sa mort, et constituée souveraine dominatrice du monde (Eph., I, 21 ; I Pierre, III, 22)— ces anges qu'égalé presque l'homme élevé à l'ordre surnaturel et en état de grâce, que le maître du ciel et de la terre a députés à la garde de chacun de nous (antienne des saints Anges gardiens), et auxquels il a communiqué, pour remplir leur mission auprès de l'humanité, une part de son pouvoir sur les créatures.

5° Dieu est encore admirable dans tous les Saints, qu'au ciel il a comblés de gloire et d'honneur et établis sur les œuvres de ses mains (antienne de la Toussaint). Ils sont les chefs-d'œuvre de la création et les héros de l'humanité. La puissance divine s'est particulièrement manifestée en eux ; ils ont reçu des marques spéciales de la bonté de Dieu, une application plus abondante des fruits de l'incarnation et de la rédemption. Leur récompense est proportionnée à leurs efforts, leur couronne à leur coopération à la grâce. S'ils ont un pouvoir spécial sur les créatures, c'est que, durant leur vie ils les ont dominées et foulées aux pieds. Gloire à Dieu et à eux !

6° Les Martyrs ne sont pas seulement couronnés dans les cieux. leur gloire est encore célébrée par toute la terre ; *In universa terra gloria et honore coronasti eum.* Aussi loin qu'elle s'étend, elle rend admirable le nom du Dieu qui s'est souvenu d'eux, les a visités au jour de leurs luttes, et leur a donné la force de mettre sous leurs pieds le monde entier. La gloire dont ils jouissent est la récompense de leur courage et de leur victoire.

Les Confesseurs pontifes et non pontifes rendent aussi le nom de Dieu admirable par toute la terre, à cause des merveilles de grâce que le Seigneur a opérées pour eux, en eux et par eux, à cause de la gloire et de l'honneur qu'ils ont reçus au ciel et ici-bas, à cause enfin du pouvoir qui leur a été donné sur les créatures en récompense de leurs mortifications.

Les Vierges et les saintes Femmes ont été les images vivantes de Marie ; au ciel, elles sont les plus brillantes étoiles qui entourent cette lune mystique. Nous pouvons donc les honorer comme les chefs-d'œuvre du monde surnaturel. La virginité et la chasteté en sont une des merveilles, et les âmes qui les gardent sont tenues par Dieu dans une estime et une faveur particulières : *O quam pulchra est casta generatio cum claritate.* Elles ont dominé la nature, et montré la puissance de l'homme sur elle. (à suivre).

E. MANGENOT,
Professeur d'Ecriture Sainte.

LES CONSTITUTIONS DU CONCILE DU VATICAN

CONSTITUTION *DEI FILIUS*

PROLOGUE

(Suite.)

III. RÉSULTATS DU CONCILE, DE TRENTE ET PROJETS SOUMIS AU CONCILE DU VATICAN RELATIVEMENT A LA DOCTRINE.

Après avoir montré l'efficacité des Conciles par les promesses de Jésus-Christ, la Constitution *Dei Filius* l'établit, histoire en mains, par les résultats du Concile de Trente.

Grâce à ce concile, dit-elle, on a vu les dogmes très saints de la religion définis avec plus de précision, exposés avec plus d'ampleur et d'abondance; on a vu la discipline ecclésiastique relevée et fortifiée, l'amour de la science et de la piété augmenté au sein du clergé, des séminaires ouverts pour former la jeunesse à la sainte milice; on a vu enfin les mœurs du peuple chrétien restaurées par les soins qu'on a mis à mieux instruire les fidèles et à leur faire fréquenter davantage les sacrements. Grâce encore à ce concile, les liens qui unissent les membres de l'Eglise à son chef visible ont été resserrés, et une vigueur nouvelle a été donnée à tout le corps mystique du Christ. On doit à ce concile la multiplication des familles religieuses et la naissance d'autres institutions pieuses. On lui doit aussi ce zèle constant qui s'applique sans relâche et jusqu'à l'effusion du sang, à propager l'empire de Jésus-Christ au loin par tout l'univers.

Voilà quels furent les résultats du saint Concile de Trente. Le nouveau Concile en attendait de semblables; car il comptait, ainsi qu'il l'affirme ici, sur la même assistance de Jésus-Christ. Le Souverain Pontife et les évêques nourrissaient donc de grandes espérances. Nous trouvons, du reste, l'écho de ces espérances dans les projets qu'ils formulèrent.

Nous allons nous arrêter successivement à chacun des chefs auxquels ils s'arrêtent ici. Nous mettrons en regard sur chaque chef, d'une part, leur idéal, c'est-à-dire les résultats du Concile de Trente, tels qu'ils leur apparaissaient et tels qu'ils les indiquent; d'autre part, les projets par lesquels ils espéraient répondre aux besoins de notre temps, comme le dernier concile avait répondu à ceux du seizième siècle. Ce sera entrer dans le fond même de leur pensée.

1 Heureux résultats du Concile du Trente, relativement à la doctrine.

Grâce à ce concile, on a vu les dogmes très saints de la religion définis avec plus de précision, exposés avec plus d'ampleur et d'abondance, on a vu les erreurs condamnées et arrêtées.

La suite du texte, en particulier ce qui est dit de la transforma-

tion des mœurs du clergé et des fidèles, et des efforts faits jusqu'à nos jours pour la propagation de la foi, montre bien que les résultats dont il s'agit ici ne consistent pas seulement dans la rédaction des décrets du Concile de Trente, mais encore dans les fruits que ces décrets ont portés, avec le temps, au sein de l'Eglise. Il faut donc entendre de cette manière les effets que le Concile de Trente a produits sous le rapport de la doctrine.

Ces effets sont envisagés à un double point de vue : au point de vue de l'enseignement de l'Eglise, et au point de vue des erreurs contraires.

L'enseignement de l'Eglise a été défini avec plus de précision, *pressius definita* ; voilà la cause posée dans les décrets du Concile de Trente et dans ceux qui les ont complétés. Cet enseignement a été exposé avec plus d'ampleur et d'abondance, *uberiusque exposita* ; voilà le résultat de ces décrets.

Les erreurs opposées à la sainte doctrine ont été condamnées, *errores damnati* ; voilà la cause posée dans les décrets. Ces erreurs ont été arrêtées dans leur développement et leur propagation, *atque cohibiti* ; voilà les effets plus éloignés.

Montrons l'exactitude de toutes ces assertions.

Le protestantisme apportait au monde des théories nouvelles sur les rapports surnaturels de l'homme avec Jésus-Christ. La doctrine traditionnelle présentait l'Eglise de la terre et celle du ciel, comme participant vis-à-vis de nous au ministère du Sauveur. Le protestantisme rejette toute coopération d'une créature quelconque dans l'action surnaturelle de Dieu en nous. Voilà le principe d'où dérivent toutes ses erreurs. Il rejette donc l'autorité doctrinale de l'Eglise, chargée de nous transmettre et de nous interpréter la révélation, au nom de Jésus-Christ. Il faut, selon lui, que les fidèles puisent directement et par eux-mêmes la vérité divine dans l'Écriture inspirée, dont le canon est réduit aux livres protocanoniques. Il rejette l'efficacité *ex opere operato* des sacrements, dont il restreint le nombre, il rejette la doctrine qui attribue au prêtre la puissance sacerdotale de Jésus-Christ, et qui fait du sacrifice de la messe une reproduction du sacrifice de la croix. Il rejette l'autorité législative de l'Eglise, et sa puissance de remettre les peines du péché par les indulgences. Il n'accorde aucune efficacité à la prière des saints. Selon lui, la justification est produite par la seule foi en Jésus-Christ. Rien ne contribue à la justification qu'en excitant cette foi. Les efforts, les sacrifices de l'homme n'ont point d'efficacité pour le salut, de crainte que la justification ne paraisse pas assez l'œuvre exclusive de Dieu en nous. De là une théorie de la prédestination et de la réprobation où les mérites de la créature ne comptent point, une théorie du péché qui ne laisse rien subsister de bon dans l'homme pécheur, et une théorie de la justification qui n'admet aucun degré dans la perfection, aucun reste de peines à expier, par conséquent aucun purgatoire. Ces théories, qui anéantissent le concours de la créature dans l'œuvre de Dieu, ont été mitigées en certains points ; mais ce caractère essentiel du

protestantisme est toujours resté le même, au milieu des transformations profondes que sa théologie a subies.

Schleiermacher, que les protestants contemporains nous présentent comme leur plus grand théologien, résumait l'essence du protestantisme en cette formule fameuse : " Tandis que le catholicisme fait dépendre le rapport de l'individu avec le Christ de son rapport avec l'Eglise, le protestantisme fait dépendre le rapport de l'individu avec l'Eglise de son rapport avec le Christ."

Après avoir admis le fond de cette formule, le pasteur Hollard en critique quelques termes, et poursuit (*Encyclopédie des sciences religieuses, publiée sous la direction de F. Lichtenberger, doyen de la faculté de théologie protestante de Paris. 1877-1882, article Protestantisme, tome X, p. 788*) : Pour toutes ces raisons, nous préférons définir le principe de la Réforme de la manière suivante : *Souveraineté de Dieu, réalisée directement par Jésus Christ dans l'individu, pour le rétablissement de l'humanité dans la Communion divine.* Il n'est pas un des principes essentiels du protestantisme qui ne dépende de la souveraineté de Dieu, ainsi entendue. Qu'est-ce que le libre examen, au sens de la Réforme, sinon le droit de Dieu souverain sur la conscience, maintenu en face de toute majorité et de toute hiérarchie ? Qu'est-ce que l'autorité de l'Écriture sainte, sinon la souveraineté de la parole de Dieu ? Qu'est-ce que la justification par la foi, sinon le Dieu souverain, le grand offensé, rejoint directement par le pécheur en Jésus-Christ, l'homme-Dieu, et lui pardonnant sans réserve ?

" Qu'est-ce que l'unité dans la vie morale, sinon le Dieu souverain réalisant sous des formes diverses sa propre vie dans les âmes réconciliées avec lui, y combattant tout péché, quel qu'il soit, comme représentant une puissance organique attentatoire à ses droits, et régnant au même titre sur tous les hommes qui lui appartiennent ? Qu'est-ce que la force salutaire du sacrement liée à la foi, sinon une affirmation nouvelle de la souveraineté de Dieu se réalisant directement par Jésus-Christ dans le fidèle, sans qu'il soit besoin pour cela d'une action miraculeuse sans cesse renouvelée par une puissance médiatrice ? Qu'est-ce que l'Eglise, société des croyants, sinon la somme et le but de tous ces principes réunis, savoir la souveraineté de Dieu réalisée directement par Jésus-Christ dans l'individu, pour le rétablissement de l'humanité dans la communion divine ? "

L'essence du protestantisme consiste donc bien, comme nous le disions, à rejeter la coopération de toute créature à l'action surnaturelle de Dieu en nous. Sa doctrine repose sur une perpétuelle négation de la part que Dieu a daigné donner aux causes secondes dans son œuvre, et sur une perpétuelle inintelligence des théories catholiques, qu'il accuse de supprimer ou d'amoindrir l'action soit médiate, soit immédiate de Dieu et de Jésus-Christ.

Puisque le Concile de Trente ne poursuivait d'autre but doctrinal que la définition des dogmes rejetés par la réforme, il devait s'appliquer à affirmer la part qui appartient à Dieu et celle qui appartient à la créature, dans tout ce qui se rattache à l'œuvre du

salut, et, par conséquent, à déterminer avec précision le rôle de tous les éléments qui y concourent.

Ce travail important n'était pas à faire. Il avait été fait par les théologiens, et en particulier par saint Thomas d'Aquin, dans son immortelle *Somme théologique*. Il suffisait de sanctionner par des définitions solennelles les conclusions du saint docteur, qui avaient déjà pour elles la sanction de l'enseignement commun ou même unanime de tous les théologiens.

Aussi la grande assemblée put-elle placer devant elle, sur les saints autels, l'œuvre de Dieu et l'œuvre des hommes, la sainte Ecriture, les décrets des Souverains Pontifes et la Somme du Docteur angélique, en même temps qu'elle se traçait pour règle le respect de toutes les opinions soutenues dans les écoles catholiques.

S'inspirant donc de ses enseignements traditionnels, elle n'eut qu'à formuler d'une façon précise les doctrines admises jusque là, dans l'Eglise, sur les points attaqués par les protestants, en transformant quelques-unes d'entre elles en dogmes de foi catholique, *sanctissima religionis dogmata pressius definita*.

C'est de cette manière et dans cet esprit, que furent rédigés successivement ses décrets dogmatiques. Ils eurent pour objet ; la tradition et les saintes Ecritures (session IV), le péché origine! (session V), la justification (VI), les sacrements en général, et chacun d'eux en particulier (sess. VII, XIII, XIV, XXI, XXIII, et XXIV), le sacrifice de la messe (session XXII), le purgatoire, l'invocation, le culte et les reliques des saints, les saintes images, les indulgences (session XXV).

Ce sont aussi ces définitions précises du Concile de Trente, qui servirent de bases aux condamnations portées ensuite par les Souverains Pontifes contre les erreurs de Baius et de Jansénius, lorsque ceux-ci essayèrent de renouveler les doctrines de Calvin sur le péché et l'action de la grâce divine.

Aujourd'hui même, nos traités de théologie sont formés de thèses qui souvent ne font que reproduire les formules adoptées par le concile de Trente. Preuve que ce concile a bien eu pour résultat de préciser les formules du dogme, *dogmata pressius definita*. Il en est résulté en outre, dit notre Constitution, que ces dogmes ont été exposés avec plus d'ampleur et d'abondance, *uberiusque exposita*. C'est ce que nous allons montrer.

J. M. VACANT,

Professeur de théologie.

Les mystère du saint Rosaire, notions, méditations, formules chants et prières. Brochure in-32, prix : 5 cts chaque, 40 cts la douzaine, \$3.00 le cent.

NOUVEAUTÉ.—Les Anges, par le Rev. P. Lavy, des frères prêcheurs. 1 vol. grd in-12.....Prix : 50 cts

PRONES LITURGIQUES

SEPTIÈME INSTRUCTION

SOMMAIRE

I. LA CLOCHE, voix du peuple pour prier Dieu, 1. aux diverses phases de la vie, 2. aux jours de solennité.—II. La cloche, voix de Dieu pour appeler le peuple, 1. les dimanches et fêtes, 2. à divers moments et en diverses circonstances.—III. Résolutions pratiques.

I. Nous l'avons jùt dans notre dernière instruction, mes Frères. L'orgue est la voix de la prière au dedans du temple. La cloche est la voix de la prière au dehors. Dieu n'est pas renfermé dans l'étroite enceinte des églises. Le chrétien le sait et le proclame avec saint Paul. Il sait que Dieu habite partout, mais particulièrement dans les espaces célestes, où se manifeste sa gloire. Plein de cette pensée, il veut un organe, un organe sacré, à qui il puisse confier ses vœux, ses hommages, ses actions de grâce, et les lancer vers Dieu, dans les hauteurs des cieux : *Gloria in excelsis Deo*. Que fait-il donc ? Il prend l'airain et le jette dans la fournaise ardente, et il en retire la cloche, la cloche, qu'il place au sommet des temples, sous le signe sacré de la croix, et il lui dit : Voilà les prières, voilà les louanges, voilà les aspirations de tout un peuple. O cloche, prends-les, et porte-les à Dieu. Sois notre interprète auprès du Très-Haut, tous les jours, mais surtout aux phases importantes, solennelles de notre existence.

1° Une âme vient de faire son entrée dans la vie, et l'eau baptismale l'a régénérée : cloche sainte, sonne la joie, sonne la gratitude, sonne les espérances de la famille du nouveau-né, de l'Eglise tout entière qui possède un enfant de plus.

Un chrétien, au terme de son existence, a rendu son âme à Dieu : cloche compatissante, accompagne de tes sons plaintifs et suppliants cette âme tremblante jusqu'au pied du tribunal suprême.

Des époux vont à l'autel unir sous l'œil de Dieu leurs mutuelles destinées : prends les vœux de tous ceux qui les aiment, et jette-les au ciel en joyeuses volées, pour que ces époux soient heureux, pour qu'ils soient chrétiens.

2° Le matin, le soir, à midi, dans les cités et dans les campagnes, cloches pieuses, sonnez nos actions de grâces au Verbe fait chair, sonnez nos hommages à Marie.

Aujourd'hui c'est Noël, aujourd'hui c'est Pâques. Qui dira le bonheur de l'Eglise dans ces fêtes solennelles ? Qui ? les cloches. Elles sonnent durant la nuit, et semblent répéter les cantiques des anges au-dessus de Bethléem. Elles sonnent durant le jour, et semblent reproduire, par leurs harmonieux carillons, l'étonnement, l'allégresse des saintes femmes et des disciples en présence du Sauveur ressuscité.

O cloches, sonnez au jour de la naissance de Jésus, sonnez au jour de sa résurrection ; sonnez à toutes nos solennités, mais sonnez surtout à nos solennités eucharistiques. Voyez-vous, au haut de vos tours, où vous êtes en sentinelles, voyez-vous Jésus-Christ qui sort de ses temples entouré des prêtres et des lévites, qui parcourt les chemins odorants, les rues fleuries et pavoisées, à travers les foules prosternées sur son passage ? Ah ! suivez-le de vos plus magnifiques concerts, et que vos voix aériennes ne se taisent pas tout le temps que durera la marche triomphale.

D'autres envoient au divin triomphateur des fleurs, des parfums sur sa route. Vous, ne cessez de lui envoyer vos plus belles harmonies, c'est-à-dire les prières, c'est-à-dire les hommages des Fidèles, dont vous êtes les interprètes officiels et consacrés.

Où, la cloche prie, la cloche loue, *laudo Deum*. Il n'y a qu'à la voir à l'œuvre pour s'en convaincre ; il n'y a qu'à suivre du regard ses mouvements cadencés et ses gracieux balancements. Elle s'incline vers la terre, comme pour y prendre, pour y ramasser les pensées, les sentiments, les affections religieuses des hommes ; elle s'élève vers le ciel, comme pour porter à Dieu ce que lui a confié la terre. Par ce mouvement périodique et régulier de descente et d'ascension, elle nous apprend aussi que, s'il nous est permis de nous pencher vers la terre pour y chercher l'aliment que réclament nos corps, nous ne devons pas tarder à nous relever vers le ciel, pour y puiser l'air pur et divin, nécessaire à nos âmes ; image de l'action et de la contemplation, dont l'union salutaire doit faire ici bas l'ordinaire destinée du chrétien.

II. Mais la cloche n'est pas seulement la voix du peuple, *vox populi* ; elle est aussi la voix de Dieu, *vox Domini*. Elle n'est pas seulement, une voix qui prie, *laudo Deum* ; elle est aussi une voix qui appelle, *plebem voco*.

Dieu a bien des manières de parler aux hommes, *multifarium multisque modis*. Il leur parle par la voix de la conscience et par le spectacle de la nature, par le bruit menaçant du tonnerre et par le doux langage des fleurs. Il n'est pas d'invention que ne lui suggère son amour pour nous, pas de chemin qu'il ne se fraye pour arriver jusqu'à notre cœur.

La cloche est un des moyens employés par lui pour nous toucher, une des voix dont il se sert pour nous appeler, *plebem voco*. C'est toujours l'Adam *ubi es* des premiers jours, "Adam, où es-tu ?" c'est toujours la miséricorde prenant les devants sur la justice, invitant l'homme à la pénitence pour lui épargner le châtimement, le poussant au devoir pour lui donner la récompense.

1^o Mais Dieu veut, à certains jours, comme autrefois Job, avoir ses enfants sous sa main et sous son regard, dans le même lieu, et, autant que possible, à la même table. Leurs travaux, leurs affaires, leurs préoccupations diverses, les tiennent épars et séparés durant la semaine. Le dimanche va les réunir. Dès la veille, vers trois heures dans bien des endroits, au tomber du jour dans d'autres, une brillante volée des cloches, ou bien un gai carillon, annonce la fête du lendemain. Le cœur du villageois dans les campagnes,

de l'ouvrier dans les villes, se réjouit secrètement. Demain jour de repos, demain jour de réunion de la famille en présence du commun père ! Le lendemain, à l'aurore, même signal joyeux. Toute la matinée le signal se répète. Les cloches des villes se renvoient les unes aux autres leurs notes sonores : cloches des paroisses, cloches des chapelles, cloches des convents, bourdons des cathédrales, tout cela se fait entendre à la fois, tout cela bruit, gronde ou tinte, tout cela mêle dans les airs, au-dessus de la cité, ses sons si divers, si inégaux, mais qui ne font plus, confondus ensemble, qu'une même et sublime harmonie. Et dans les champs, de village ou village, les cloches émuës semblent tour à tour s'appeler et se répondre. Jour de fête en effet, jour de bonheur et de liesses ! Vêtues de leurs plus beaux habits, les populations remplissent les rues, onguirlandent les chemins ; hommes, femmes, vieillards, jeunes hommes, jeunes filles, enfants, s'acheminent vers les églises. Quel doux et consolant spectacle ! Seigneur, votre voix a été entendue.

Mais quoi ! parmi vos enfants, il y a des cœurs sourds, il y a des oreilles rebelles ! Ne vois-je pas, dans les champs, bien qu'un petit nombre, des laboureurs conduisant encore la charrue ou mammant la herse ? Ne vois-je pas, dans les villes, plus nombreux, hélas ! des ouvriers forgeant le fer, taillant le bois ou la pierre ? N'entends-je pas le bruit rauque du marteau, de la scie ou de l'enclume ? Bruits sauvages, bruits dissonants, qui déchirent les cœurs encore plus que les oreilles !

Ah ! est-il donc surprenant que plusieurs n'entendent pas l'appel divin ? Les passions, de nos jours, poussent de si horribles clameurs ! La cupidité, l'ambition, la haine, l'envie, se heurtent avec tant de fracas ! Les doctrines les plus perverses hurlent si audacieusement leurs blasphèmes ; il se fait dans la société un tel vacarme ; il y a partout de tels conflits de vues, d'opinions, d'intérêts opposés, qu'il n'est pas étonnant que la voix de Dieu ne soit pas entendue, et que, pour un grand nombre, la voix de la cloche se perde dans ce terrestre, je devrais dire dans cet infernal tumulte.

2^e Mais votre patience ne se lasse pas, Seigneur ; et votre miséricorde a des ressources que nos rebellions ne sauraient épuiser. Vous attendrez le pécheur qui vous fuit, vous toucherez son cœur enduret, vous vous ferez entendre à son oreille indocile. Et ce sera la cloche qui servira encore d'instrument à votre amour. Mais cette fois vous donnerez à votre ministre une voix si douce, des sons si pénétrants et si sympathiques, cette fois, vous choisirez si bien votre heure et votre moment !

Une nuit le pécheur se retirera de ses fêtes tumultueuses ou de ses délirantes orgies, le cœur troublé, l'âme affaissée. A cet instant une cloche se fera entendre dans le silence universel, annonçant que des âmes prient, alors que tant d'autres blasphèment, que des religieux, des religieuses, reliques sacrées d'un monde qui n'est bientôt plus, livrent leur corps à la pénitence, alors que tant d'autres l'abandonnent au péché.

Une autre fois, ce sera le glas de Pagonie ou les tintements graves et lents qui accompagnent le viatique ; ce seront peut-être les

gais carillons appelant des phalanges d'enfants au banquet de la première communion. Dans toutes ces circonstances et dans d'autres encore, la miséricorde divine portera des coups salutaires, et bien souvent sa voix victorieuse se fera entendre au pécheur et triomphera de ses résistances.

III. Dans tous les cas, mes Frères, que nous soyons justes ou que nous soyons pécheurs, montrons-nous dociles à l'appel des cloches. C'est la voix de Dieu, *vox Domini*. Soyons heureux de les entendre aux jours de dimanches et de fêtes, alors qu'elles nous convoquent pour l'office divin. Accourons à leur voix, joyeux et empressés, et que nos saintes cohortes remplissent les églises, *plebem voco*.

Confions-leur aussi nos prières, faisons-les les interprètes de nos vœux, de nos sentiments, de nos espérances. Qu'elles soient pour nous véritablement la voix du peuple, du peuple chrétien, parlant à son Dieu, *vox populi*. Qu'elles nous servent, conformément à leur institution, à louer, à bénir le Seigneur, *laudo Deum*.

Ah ! craignons, mes Frères, que, par notre indifférence et notre tiédeur, elles ne perdent leur sens divin et leur céleste langage. Gardons-nous de préférer à leurs vivifiantes harmonies le bruit malsain de l'or, des harangues incendiaires, des chants sauvages et impurs. Que les cloches ne nous deviennent pas inutiles par notre faute. Nous mériterions alors d'en être privés, et il nous arriverait peut-être ce qui est arrivé à nos pères, il y aura bientôt un siècle, de voir nos clochers dépouillés, et nos cloches, ces filles de l'harmonie et de la prière, livrées aux fourneaux sacrilèges, pour y être transformées en canons ou en sous. Il nous arriverait ce qui est arrivé à tant de nos frères malheureux, il y a quelques années, de voir ce qu'ils ont vu, quand l'ennemi fondant sur eux comme la foudre, faisait taire partout, dans les villes et dans les villages, les cloches, la joie et la consolation des vaincus. Ils craignaient, ces barbares oppresseurs, qu'un religieux patriotisme ne les mît en branle, ces cloches vengeresses, et que leur voix, écho de la patrie, ne suscitât des défenseurs à la France meurtrie et ensanglantée. Ah ! puissions-nous ignorer toujours de quel lourd poids est, pour les âmes, le silence sépulcral des églises en présence d'un insolent vainqueur.

O cloches sacrées, soyez toujours notre gloire, soyez toujours notre amour, soyez nos interprètes, soyez nos conseillères. Mais soyez aussi nos protectrices. Ecartez de nous les fléaux dévastateurs : vous en avez le pouvoir, les prières de l'Eglise vous l'ont donné. Apaisez les orages, dissipez les tempêtes, mais non pas seulement les orages de l'air, mais non pas seulement les tempêtes physiques ; apaisez des orages plus effroyables, dissipez des tempêtes plus désastreuses, qui menacent la France, l'Europe, l'Eglise. Rassérénez l'atmosphère, l'atmosphère religieuse, politique, sociale. Cloches saintes, calmez les esprits, adoucissez les cœurs. Comme autrefois la harpe de David, chassez l'esprit du mal, *paco cruentos fulgura pulso. Amen.*

LE DRAME D'OBBER-AMMERGAU

Voici comment un correspondant du *Temps* (journal protestant), raconte ses impressions à la suite de l'audition du drame :

La représentation commence à huit heures précises. Elle comporte dix sept actes en trois parties : il y a un entr'acte d'une heure et demie environ après la première partie, et tout le monde, spectateurs et acteurs, se répand dans le village pour trouver un déjeuner. A une heure un quart, le spectacle recommence pour finir vers cinq heures et demie. On joue, quelque temps qu'il fasse, soleil, pluie ou neige. Pour ma part, j'ai eu une représentation extrêmement pluvieuse. Le *chœur*, qui se tient debout sur le proscaenium découvert, et les acteurs qui ont, dans leurs diverses scènes, à sortir de la partie couverte, ne paraissaient pas se douter qu'il pleuvait.

Mais l'attitude des spectateurs n'était pas moins curieuse. Les deux mille personnes qui, n'étant pas à l'abri, recevaient la pluie, ne bronchaient pas plus que les autres : et cependant elles n'avaient pas le droit d'ouvrir leurs parapluies, et elles sont restées stoïquement sur leurs bancs pendant huit heures ; on n'entendait pas un mot, pas une plainte, pas un bruit, sauf celui des mouchoirs au moment les plus pathétiques.

Le boulevardier le plus renforcé n'aurait pas trouvé mot pour rire.

En dehors des costumes, qui sont fort beaux, aucun faux ornement n'est admis : ni fausses barbes, ni faux cheveux.

Le Christ (qui a joué le personnage en 1880 et qui le joue encore en 1890), a une très belle tête, conforme pour la barbe et les longs cheveux au type consacré. Le saint Jean a des cheveux d'une longueur extraordinaire : il paraît qu'il reprendra en 1900 le rôle du Christ, que le titulaire d'aujourd'hui ne pourrait plus conserver sans offenser la vraisemblance. Jésus Christ étant mort à trente-trois ans. Le saint Pierre a une très belle tête de vieux, qui semble tirée d'un tableau du Titien. Le bourgmestre d'Ober-Ammergau joue avec importance le rôle de Caïphe, qui est un des plus considérables. Sa fille représente la Vierge. De tous les acteurs, le plus payé, si ce mot ne jure pas avec la gravité de la chose, est le Christ, qui n'a cependant qu'une indemnité de 2,000 ou 3,000 francs pour la saison décennale.

Je ne raconterai pas ce drame de la Passion. Quoi qu'on pense de ces questions, il est certain qu'aucune œuvre de théâtre ne peut approcher de ces chants, de ces tableaux, empruntés textuellement à ce grand *drame* de la Passion, qui s'est joué en Judée il y a 1890 ans et qui est *réellement arrivé*."

Pour ma part, il m'a semblé que les spectateurs éprouvaient le plus vivement les sentiments les plus humains, les plus profondément tirés du cœur de l'homme, comme l'amour filial ou l'amour maternel. Les adieux que Jésus fait à sa mère en quittant Béthanie pour aller à Jérusalem, c'est-à-dire à la mort, tiraient des larmes de tous les yeux. La rencontre de la Vierge et du cortège tumultueux dans lequel elle aperçoit tout à coup son fils succombant sous le poids de sa croix, dans la marche vers le Golgotha, est représentée d'une manière déchirante.

Les précautions touchantes et le recueillement avec lesquels Simon et Joseph d'Arimathie descendent le corps du Christ de la croix pour le remettre entre les bras de sa mère, sont tout à fait poignants.

Comment la population de ce petit bourg fournit-elle un personnel assez nombreux et assez compétent, pour donner à ces scènes ce caractère si élevé si profondément respectable et émouvant, qui retient durant huit heures, immobile et attachée, une foule de 6,000 personnes d'origines, de langues et d'esprits si divers ? Cela est vraiment extraordinaire. Ces exécutants de la Passion pourraient ils représenter une autre tragédie que celle qui commence au jardin des Oliviers pour finir au Golgotha ? Cela n'est guère probable.

Ce qui est certain, c'est qu'à aucun moment on n'éprouve l'impression pénible qui s'imposerait aux esprits et aux cœurs, s'il y avait disproportion entre la grandeur du sujet et les moyens d'exécution. A aucun moment le sublime ne touche au ridicule, et le Parisien le moins préparé à ce spectacle devra avouer qu'il a été intéressé, touché, et, comme on dit sur le boulevard, empoigné.

Voilà un témoignage qui, venant du journal où il se produit, peut se passer de commentaires.

Le Mystère de la Passion, représenté dans les montagnes de la Bavière, à Ober-Ammergau, traduit par Mme E. PARIS, sur le livret officiel imprimé pour la première fois en 1890, seule traduction française publiée avec l'autorisation et sous le patronage du curé d'Ober-Ammergau, précédée d'une lettre de M. l'abbé Le Rebours, curé de Sainte-Madeleine, à Paris. 1 vol. in-12. Prix..... 50 cts

Le purgatoire abrégé pour les défunts et pour nous, lectures et prières, enrichies d'exemples, destinées à sanctifier le mois de novembre: par le R. P. Bronchain, rédemptoriste. 1 vol. in-18 de 378 pages.....Prix : 35 cts

Obligations imposées aux parents par la vocation de leurs enfants

Ces devoirs ressortent de ce que l'appelé appartient à Dieu, et est fait pour l'Ordre auquel il est appelé. Appartenant à Dieu, les parents en sont donc dépositaires ; étant fait pour une fonction déterminée, son intérêt, son bonheur demandent qu'il en soit nanti : et il est d'un père, d'une bonne mère de l'en pourvoir.

Se montrer bon père, bonne mère à l'égard de l'appelé, et, en outre, bons dépositaires de la grâce de vocation qui est en lui sont donc vos devoirs, parents chrétiens.

Ecoutez-en l'exposé.

ARTICLE PREMIER.—*Etre de bons dépositaires.* Le bon dépositaire conserve le dépôt qui lui est confié, et le rend à la demande de celui qui le lui a confié. En votre qualité de dépositaires vis-à-vis de ceux de vos enfants qui seraient appelés, vous remplirez à leur sujet, parents, cette double obligation. Vous les conserverez dans leur vocation, et, le moment venu de les consacrer à Dieu, vous les lui offrirez avec l'empressement que Joachim et Anne mirent à offrir la sainte Vierge, leur fille, dans le temple.

§ 1. *Conserver la vocation.*—L'obligation de conserver la vocation de votre appelé demande de vous, pères et mères, que vous l'entretenez et le cultiviez. Vous l'entretiendrez en applaudissant aux confidences que vous fait votre enfant de son dessein de se donner à Dieu ; en encourageant ses efforts pour se rendre digne ; en parlant avec estime de l'Ordre objet de ses désirs ; en lui donnant de sa vocation une haute idée. " C'est un grand honneur de se consacrer à Dieu, lui direz-vous, et de se consacrer pour des fonctions aussi relevées."

L'entretien d'une vocation exige en outre qu'elle soit préservée des contacts capables de l'éteindre. Les sociétés mondaines et les plaisirs dangereux ont ce funeste pouvoir. Vous en éloignerez donc votre appelé.

Vous cultiverez sa vocation en développant les aptitudes dont Dieu l'a doué. La plus apparente est celle de la piété. Un dégoût prononcé du monde, l'amour de la solitude, puis l'amour de l'école se montrent ensuite.

Pères et mères, vous devez favoriser ces inclinations. Donc, ne contrariez pas vos jeunes appelés dans leurs exercices de dévotion ; ne les obligez pas à vous suivre dans le monde, plus que les convenances ne le demandent ; prêtez-vous à leur penchant pour la solitude, en leur ménageant, dans votre demeure, une chambrette où ils puissent être seuls avec eux-mêmes et avec Dieu, et imposez-vous volontiers les sacrifices exigés par leurs études. Dieu est assez riche pour vous dédommager.

§ II. *Rendre le dépôt.*—Vous le savez, pères et mères, vous n'êtes

point maîtres de vos jeunes appelés ; vous êtes à leur égard de simples dépositaires. Dieu, en les appelant à entrer dans un de ses Ordres, vous demande son bien.

De quel droit vous refuseriez-vous à le rendre ?

Le garder, le détourner de sa vocation serait aller contre les lois qui régissent la propriété ; et Dieu, qui les a établies ces lois, entend que vous ne les violiez pas plus envers lui qu'envers vos semblables. Si vous en pouviez douter, entendez-le vous dire : " Rendez à Dieu ce qui est à Dieu. " Rendez-le-lui, car, en vous obstinant dans une détention injuste, vous expérimenteriez à votre préjudice que le bien d'autrui ne profite pas. Ce fils, cette fille, que vous refusez à Dieu dans l'espérance de trouver en eux aide et consolation, pourraient bien, ou vous être enlevés par une mort prématurée, ou devenir, par une malheureuse déviation, la cause de votre ruine et le sujet de vos larmes.

Des exemples de ce genre ne sont pas rares.

Pour n'en point augmenter le nombre, soyez prêts à rendre votre dépôt ; et, quand le moment en sera arrivé, remettez-le aux mains de Dieu, le déchirement de la séparation dùt-il vous briser le cœur.

Quand arriva pour M. de Frémont, père de Mme de Chantal, le moment de se séparer de sa fille, " il eut le cœur si serré, qu'il faillit mourir de douleur ; tout baigné de larmes, il embrassa sa fille et dit : O mon Dieu, il ne m'appartient pas de trouver à redire à ce que vous avez ordonné ; il m'en coûtera la vie ; cependant, Seigneur, je vous l'offre, cette chère enfant, recevez-la et consolez-moi !... Puis il la bénit et la releva. " Elle s'était jetée à ses pieds, douloureusement oppressée. Le même glaive qui transperçait l'âme de son père pénétrait vivement dans le plus intime de son être. La douleur ressentie ne les fit faiblir ni l'un ni l'autre. L'un et l'autre accomplirent le sacrifice du père donnant sa fille, de la fille s'arrachant des bras de son père pour répondre à l'appel de Dieu. Ainsi avaient fait Abraham et Isaac.

Ainsi ferez-vous, pères et mères, à l'égard de vos appelés.

ARTICLE SECOND.—*Assurer le bonheur de l'appelé.* Les bons parents assurent le bonheur de leurs enfants. Ils n'ont que cet objectif en vue. A l'atteindre ils se dévouent. Travaux, affaires, ils entreprennent tout ; labeurs, fatigues, ils supportent tout. Il n'est pas de sacrifices qu'ils ne s'imposent pour que leurs enfants soient heureux.

Mais le bonheur pour l'appelé est dans sa vocation.

N'est-il pas écrit que celui qui quittera ses parents à l'appel de Dieu recevra beaucoup plus dans ce monde, et dans l'autre la vie éternelle ? Entendez-vous, pères et mères, il recevra beaucoup plus que quoi que vous puissiez lui procurer. Vous voulez lui procurer un établissement avantageux qui le pose honorablement dans le monde et lui donne les joies de la famille et celles non moins douces de la prospérité. Le sacerdoce et l'Ordre religieux lui donneront de ces biens au delà de ce que vous pourriez même lui en souhaiter. Quelle position dans le monde est aussi avantageuse et aussi honorable que celle où le sacerdoce ou l'Ordre re-

LE PROPAGATEUR

ligieux élève ses membres ? En est-il de plus vénérée ? et quelle autre pourroit plus complètement aux légitimes besoins de l'existence ? Douces et agréables sont les joies de la famille terrestre ; plus douces encore sont les joies de la famille sacerdotale ou religieuse. Procédant de la charité, ces joies sont permanentes comme leur source. Rien n'en diminue l'ardeur ; rien n'en trouble la sérénité ; rien n'en arrête la communication. Leur durée est celle d'une vie entière. En est-il de même des joies de la famille terrestre ? Sont-elles sans nuage, et à l'abri d'une cessation soudaine ? Vous voulez la prospérité pour vos enfants. Levez les yeux et voyez : celle de l'Ordre auquel votre appelé est destiné, est le grand arbre de l'Évangile. Il étend au loin ses branches. Les oiseaux du ciel y établissent leur demeure. Cette arbre est planté le long des eaux, dit le Psalmiste. Il donne son fruit dans son temps. Ses feuilles ne tombent pas.

Qui jouit de cette prospérité ? Qui en a le cœur plein d'un légitime orgueil ? Le membre de la famille sacerdotale ou religieuse.

Pouvez-vous donner à vos enfants rien d'équivalent dans le monde ?..... Non, chers parents, non, rien qui égale en grandeur, en honneur, en bonheur !

Vous ne pouvez pas davantage trouver dans le monde rien de nature à satisfaire les aspirations d'une âme d'appelé. Les aspirations de cette âme sont au calme, à la pleine jouissance d'elle-même, dans l'éloignement des bruits de la terre et dans l'affranchissement du tracassé des affaires. Elle n'a pas été créée pour être ballottée par les agitations perpétuelles de l'ambition et de la cupidité. Elle a été créée pour des occupations moins enfiévrantes et plus nobles. Elle a été créée pour servir Dieu à la perfection, et pour se dévouer entièrement au prochain.

En cela est tout l'homme.

En cela l'homme trouve à exercer toutes ses nobles facultés, à dépenser tout ce qu'il y a en lui de généreux, d'élevé. En cela il est dans son plein. Aucune de ses facultés n'est inactive. Tout ce qui le constitue vraiment homme, la charité, l'amour de Dieu, la fidélité à sa loi, existe en lui. En cela, à servir Dieu parfaitement et à se dévouer entièrement au prochain comme le prêtre et le religieux, l'homme atteint donc la plénitude de son être, et par conséquent réalise son entière ressemblance avec Dieu.

Mais avoir la plénitude de son être, se sentir tout à fait homme, et voir reproduits en soi, dans toute la précision communicable, les traits de la Divinité, est d'une incomparable félicité.

Cette félicité est une portion de l'apanage de l'élus.

Vous l'avouerez, chers parents, ils sont grands, ils sont exceptionnels les biens promis à l'appelé, et cependant il y a plus encore. Il y a la vie éternelle promise dans l'autre monde. " Personne, a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne quittera, pour le royaume des cieux, sa maison, ou son père et sa mère, qui ne reçoive dès ce monde beaucoup plus, et dans le siècle à venir la vie éternelle." Promettre la vie éternelle, c'est s'engager à donner à

l'appelé les grâces de choix qui l'obtiennent, la vie éternelle ; c'est ouvrir devant lui les voies qui conduisent plus sûrement et plus facilement à la vie éternelle ; c'est s'engager à lui être, pour le succès de cette affaire capitale, d'un puissant et irrésistible secours. En effet, tout, dans l'Ordre sacerdotal et l'Ordre religieux, est voie à la vie éternelle ; tout élève à Dieu ; tout converge vers le ciel. Plus que dans aucune autre profession, tout, absolument tout, est moyen de sanctification.

Et dire que, de tous ces biens, soit ceux de l'ordre temporel, soit ceux de l'ordre spirituel, Dieu donne à ses appelés, au centuple. Au centuple, c'est-à-dire à pleine mesure, autant que l'esprit en peut concevoir et que la volonté en peut désirer et que le cœur en peut goûter. O pères ! ô mères ! si, après cet exposé des avantages assurés à celui de vos enfants que Dieu appelle, vous hésitez encore à consentir à sa vocation, écoutez la pressante exhortation que vous adresse saint Basile : " Elles sont si élevées, les récompenses de ceux qui auront suivi la milice du Christ, que les pères et mères doivent souffrir volontiers d'y voir accourir leurs fils et leurs filles. Ils devraient être heureux de les y conduire eux-mêmes. Ils devraient se réjouir des biens éternels qu'ils doivent partager avec eux, être bien aises d'avoir dans leurs enfants des protecteurs auprès de Dieu. Ah ! prenons garde, fidèles, d'avoir pour ces enfants un cœur resserré, un amour mal entendu. Serions nous effrayés des travaux dans lesquels nous les voyons s'engager ?.. Réjouissons-nous plutôt de les voir acquérir une si belle couronne. Offrons à Dieu ce que nous avons reçu de lui, afin d'entrer en participation de la gloire réservée à nos fils ; offrons-nous nous-mêmes avec eux. Car c'est à ceux qui montrent cette générosité envers le Seigneur, et qui persévèrent en ces dispositions, que couvrent ces paroles du Psalmiste : " Vous êtes bénis du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre."

" En effet, remarque le R. P. Belot, la grâce de la vocation n'est pas seulement une faveur insigne offerte aux enfants ; elle est encore, pour les parents, pour la famille entière, une source de bénédictions. L'histoire de l'Eglise en fait foi, et l'expérience de chaque jour le confirme. Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité ; il se plaît à combler de biens et de grâces même temporelles les parents fidèles à lui offrir les sacrifices qu'il leur demande. Ainsi il a béni Abraham en multipliant sa race ; il a béni Anne, mère de Samuel, en réjouissant sa vieillesse ; ainsi il vous bénira vous-mêmes, pères et mères, si vous ne mettez point d'obstacles à la vocation de vos enfants."

Devoirs mutuels des parents et des enfants, par l'abbé Salesse, aumônier de la Solitude, à Lyon. 1 vol. in-18. 38 cts

L'extrait ci-haut vient de ce livre.

LE ZELE POUR LE SALUT DES AMES

Saint Jean Chrysostome voulait que tout chrétien s'occupât des grands intérêts de l'Eglise. Et saint Athanase disait dans une de ses lettres : " Grande sera votre récompense, si vous sauvez une âme. Parlez donc des choses de la foi à ceux qui les goûtent." Saint Jérôme exprime la même pensée ; " S'il en est parmi vous qui soient faibles dans la foi, prodiguez-leur les marques de la plus tendre affection, et donnez-vous par là le mérite de leur avoir fait pratiquer la plus belle des vertus."

Saint Ambroise nous montre combien le zèle est conforme à l'esprit chrétien : " On s'attriste d'ordinaire, observe-t-il, on se déssole pour des injures personnelles que l'on a reçues : c'est la querelle de notre amour-propre. Nous nous affligeons des torts que souvent notre seule imprudence nous a suscités. Mais celui qui puise sa force dans la religion, gémit, non sur l'injustice qui le touche dans ses propres intérêts, mais sur les péchés dont le prochain s'est rendu coupable. Il cherche à remédier au mal, et ne s'en irrite pas. Le médecin s'offense-t-il des vivacités de son malade ou de ses répugnances ? Non ; il redouble au contraire de soins, faisant ainsi preuve de sagesse autant que d'habileté. Telle est la conduite du vrai chrétien. On a beau l'accabler de mépris et d'insultes, il conserve la paix du cœur, et s'inquiète plutôt de l'égarément du pécheur qui le persécute. C'est un malade dont il faut obtenir la guérison..."

On ne peut lire dans la Vie des saints, sans en être profondément touché, les traits de leur généreuse compassion pour les pécheurs, et le récit de leurs efforts infatigables pour les ramener à Dieu. Saint Jean l'Evangeliste, voulant faire un excellent chrétien d'un jeune homme qu'il avait pris en affection, le plaça sous la conduite d'un évêque, à qui il avait recommandé de veiller sur lui, de lui donner une bonne éducation, et de jeter dans son cœur les semences de toutes les vertus. Ce prélat s'y appliqua ; mais, après avoir enseigné à son disciple les premières notions du christianisme, l'avoir baptisé, confirmé, et disposé au sacrement de l'Eucharistie, celui-ci, secouant le joug de toute autorité, fréquenta les plus mauvaises compagnies. Bientôt, pour pouvoir satisfaire ses passions, il se joignit à des voleurs et devint leur capitaine. Le souvenir des saintes instructions qu'il avait reçues et les remords de sa conscience, n'étant pas encore tout à fait éteints, le retinrent d'abord et l'empêchèrent de commettre les plus grands crimes ;

mais enfin il étouffa ce reste de bons sentiments, et il s'abandonna à des désordres si étranges, qu'il était le plus terrible de tous ses compagnons. L'apôtre, étant allé voir l'évêque à qui il avait recommandé ce jeune homme, le lui redemanda comme un précieux dépôt qu'il lui avait confié. " Je ne l'ai plus, il est mort.—Il est mort ! répliqua saint Jean, et de quelle manière est-il mort ?—C'est à Dieu qu'il est mort, dit l'évêque, puisqu'il a mieux aimé se joindre à des bandits pour dévaliser les passants sur ces montagnes, que de rester fidèle à l'Eglise.—Ah ! s'écria le saint apôtre, courons vite à la recherche de cette brebis perdue, et hâtons-nous de la ramener au bercail." Et, malgré la représentation des dangers qu'il courait, il monta à cheval, ne pouvant aller à pied à cause de son grand âge. Lorsqu'il fut arrivé sur la montagne, il rencontra les sentinelles des bandits, qui se saisirent de lui.

" Je viens ici, leur dit-il, pour parler à votre chef, et je vous supplie de me mener vers lui, parce que j'ai une affaire importante à lui communiquer." Ils eurent du respect pour sa vieillesse et pour cette gravité majestueuse qui paraissait sur son visage, et le menèrent à celui qu'il demandait. Le capitaine le reconnut à l'instant, et, ne pouvant soutenir la vue d'un si saint homme, qu'il révérait comme son maître, il prit aussitôt la fuite. Mais le saint courut après lui, lui criant de toutes ses forces : Pourquoi, mon enfant, fuyez-vous votre père ? que craignez-vous d'un homme désarmé ? Ayez égard à mes cheveux blancs, ayez pitié de la fleur de votre jeunesse, ne croyez pas qu'il n'y ait plus de salut pour vous. Arrêtez, mon fils, je vous en supplie, arrêtez. C'est Jésus-Christ même qui m'a envoyé vers vous." Le jeune homme ne put résister à cet appel si déchirant. Après être demeuré quelque temps les yeux baissés, sans même oser lever la tête, il jeta ses armes, et courut vers le saint qui l'appelait ; alors, fondant en larmes et sanglotant, il se précipita dans ses bras. Il cachait toute fois sa main droite, qu'il savait être souillée de trop de larcins et de meurtres pour toucher cet homme céleste. Saint Jean, de son côté, lui fit mille caresses ; il prit la main qu'il cachait, la baisa, puis lui promit le pardon de ses péchés, le tira de la compagnie de ces bandits et le ramena à l'Eglise. Enfin il le fit rentrer, par la pénitence et par les exercices de la piété chrétienne, dans la voie de salut qu'il avait abandonnée, et, faisant aussi pénitence pour lui, il ne le quitta point qu'il ne l'eût rendu digne d'être appliqué au ministère ecclésiastique.

Saint Antoine de Padoue est l'un des saints qui se sont le plus distingués par leur zèle à évangéliser les peuples. Il savait à la fois exciter la plus grande admiration des savants par la sublimité de ses pensées, et se rendre intelligible aux esprits les plus grossiers. Il parcourait les villes et les villages, et sa parole produisait partout les fruits les plus abondants. Comme preuve du bien immense que ses instructions avaient opéré, Dieu permit qu'après sa mort, sa langue n'éprouvât aucune corruption. Lors de la translation que l'on fit de ses reliques, on la trouva aussi vermeille que

si le serviteur de Dieu eût été encore vivant, tandis que toutes les chairs de son corps étaient consumées. Saint Bonaventure, qui était présent, la prit dans ses mains, la baisa respectueusement, et dit, en fondant en larmes : " O bienheureuse langue, qui ne cessez, de louer Dieu et qui l'avez fait louer par un nombre infini d'âmes ! il paraît présentement combien vous êtes précieuse devant Celui qui vous avait formée pour servir à une fonction si noble et si sublime."

Saint François Régis, n'étant encore qu'élève de philosophie au collège de Tournou, s'appliquait avec la plus grande ardeur à l'instruction du peuple. Il se chargea, avec le consentement de ses supérieurs, du soin d'apprendre les vérités du salut aux domestiques de la maison, et aux pauvres de la ville, qui, à certains jours, venaient recevoir les aumônes du collège. Les dimanches et les fêtes, il allait dans les villages, et rassemblait les enfants avec une clochette, pour leur expliquer les premiers principes de la religion.

Les jeunes gens chrétiens ne peuvent pas toujours donner à leur amour des âmes une aussi libre carrière. Beaucoup doivent se borner à l'exercer dans le cercle de leur famille et de quelques compagnons. Souvent même les exhortations et les conseils que le zèle inspire sont mal accueillis, ou du moins restent sans résultat. Alors, un cœur brûlant du désir du salut des âmes a recours avec plus d'ardeur encore à la prière et aux bons exemples, deux moyens toujours possibles, et souvent les plus efficaces pour ramener au Seigneur ceux qui s'égarèrent. On assure que saint Thérèse, par ses seules prières, gagna autant d'âmes à Dieu que saint François-Xavier, l'immortel apôtre des Indes.

Les œuvres ont leur langage et une muette éloquence, qui entraîne ceux que les paroles ne font que toucher. S'adressant à une personne zélée, saint Athanase lui recommandait de vivre de telle sorte, que tous ceux qui la voyaient ou entendaient parler d'elle ressentissent une influence de salut." Que la lumière de votre vie sainte brille devant les hommes, qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel." Mais, malheur à nous, si, par une conduite mondaine et légère, nous étions pour nos frères une occasion de chute ! Le Sauveur lui-même a lancé sa malédiction sur l'homme par qui le scandale arrive." Il vaudrait mieux pour lui, dit le divin Maître, qu'on lui attachât une meule de moulin au cou, et qu'on le précipitât dans la mer."

Le jeune homme chrétien à l'école des saints, d'après le R. P. Berthier, missionnaire de la Salette, par l'auteur de *La méthode pour former l'enfance à la piété*. 1 vol. in-18.....40 cts
L'extrait ci-haut vient de ce livre.

Conférences sur le purgatoire et le culte des morts, d'après les prédicateurs contemporains. 1 vol. in-12. 75c.
Manière ou les exercices spirituels de saint Ignace, mis à la portée de tous les fidèles dans une exposition neuve et facile. 33ème édition. 1 vol. in-12.....Prix : 75 cts

LE TRIOMPHE DE LA PURETÉ

1. *Par la pureté nous devenons les amis de prédilection de Jésus-Christ.*

On peut appliquer à la pureté, mon cher enfant, ce que Salomon dit de la sagesse : " Tous les Trésors de la terre n'ont rien qui lui soit comparable ; elle mérite d'être préférée aux sceptres et aux couronnes." Les jeunes gens qui pratiquent courageusement une si belle vertu et connaissent par expérience les douceurs qu'elle procure, savent combien cette parole est vraie ; ils peuvent même ajouter ce que dit l'Écrivain inspiré : " Tous les biens me sont venus avec elle." Lumière, paix intérieure, force contre le mal, joyeuse insouciance de l'avenir, l'âme connaît tous ces avantages, quand elle est pure ; mais il est un privilège qu'elle doit estimer entre tous les autres, c'est qu'elle entre ainsi dans l'intimité du divin Sauveur, et qu'elle devient l'objet de ses plus vives prédilections.

Cette prérogative si magnifique et si consolante n'a rien qui doive nous surprendre. Jésus-Christ n'a-t-il pas constamment manifesté l'amour qu'il portait à la sainte vertu ? Lorsqu'il résolut de se choisir une mère, ses regards sont tombés sur la plus pure de toutes les vierges ; il a voulu que son Prêcurseur fût sanctifié d'une manière miraculeuse, et menât une vie d'une innocence exemplaire ; son Père nourricier fut l'homme juste par excellence, le modèle de la pureté, en un mot, le chaste Joseph. Et plus tard, c'est encore à l'apôtre vierge, saint Jean, qu'il réserva les marques les plus touchantes de son amitié, et qu'il permit de reposer sur sa poitrine, au moment de l'institution de l'Eucharistie.

Notre bon Sauveur continue de prodiguer ses bienfaits aux âmes pures, réalisant ainsi cet oracle de l'Esprit-Saint : " Celui qui aime la pureté aura le Roi des rois pour ami." En quelque lieu qu'il se trouve, et quelque part qu'il aille, comme nous en assure le disciple bien-aimé, ces âmes privilégiées ont le bonheur de le suivre. " Mais où donc les conduit-il ? " demande saint Augustin. Ah ! ce n'est pas, selon sa propre et si sage réponse, ce n'est pas dans les assemblées profanes ni dans les lieux de plaisirs ; Jésus-Christ veut les conduire jusqu'au ciel, dont il leur donne un avant-goût dès cette vie. " Bienheureux, dit-il, ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu." Oui, ce divin Maître se plaît à répandre dans leur esprit des clartés vives et pénétrantes ; dans leur cœur, des consolations célestes qui les inondent ; dans tout leur être, une impression de paix et de suave jouissance, prélude du bonheur éternel. En même temps, il leur communique une puissance secrète pour résister à l'ennemi et leur inspire un courage qui les fait triompher de ses plus violents assauts.

Voilà ce qu'ont éprouvé une multitude de saints et de saintes, dont il serait même impossible de citer ici tous les noms. Qu'il nous suffise de mentionner saint Thomas d'Aquin, ce glorieux patron des étudiants, cet éminent docteur, aussi angélique par la pureté de sa vie que par la sublimité de sa science; saint Antoine de Padoue, surnommé le marteau des hérétiques; saint Edmond qui a illustré le siège de Cantorbéry autant par son innocence que par son zèle; saint Casimir, qui préféra la mort à la perte de la chasteté; et parmi les vierges, sainte Agnès, sainte Catherine, sainte Lucie, sainte Agathe, qui coururent joyeusement au martyre, ne pouvant assez remercier Dieu du bonheur qu'elles éprouvaient de verser leur sang pour le triomphe de leur pureté.

Chez toutes ces âmes d'élite, l'amour de la belle vertu a été comme le fondement et le principe de la sainteté à laquelle elles se sont élevées; et l'on constate le même fait en lisant les nombreuses biographies des pieux écoliers, publiées dans ces derniers siècles. Le point de départ est presque toujours une parfaite innocence fidèlement gardée pendant les années qui précèdent la première communion, ou une victoire éclatante remportée sur le démon pendant la première jeunesse. Puissent tous les étudiants comprendre qu'il y va de leurs intérêts les plus chers de pratiquer la pureté dès le plus jeune âge! leur vie entière en sera comme embaumée; la bénédiction de Dieu les suivra partout.

2. *La Pureté nous assure la protection de la Reine des vierges.*

C'est une vérité connue de tous, que Marie, Mère de Dieu, est aussi mère des hommes; elle l'est par adoption; elle l'est encore, parce que Jésus-Christ, sur la croix, lui a donné pour enfants tous les fidèles, en la personne de saint Jean. Oui, Marie est notre Mère, et elle remplit avec la plus tendre affection, envers chacun de nous, les devoirs de la maternité.

Mais, dans les familles humaines, il y a certains enfants que leurs qualités et surtout leurs vertus rendent plus chers aux auteurs de leurs jours. De même la sainte Vierge à une affection plus tendre et plus effective pour plusieurs de ses enfants. Avons-nous besoin de les nommer? ce sont ceux qui se distinguent par leur innocence et leur chasteté. "Elle est Vierge, dit saint Jérôme, et tous ceux qui lui ressemblent peuvent être assurés qu'ils ont une part plus grande à sa tendresse et à ses bienfaits." D'ailleurs, c'est un besoin pour les âmes pures d'aimer Marie, de lui témoigner leur attachement par une dévotion particulière, et de la prendre pour leur patronne: comment cette bonne Mère ne les paierait-elle pas de retour? "J'aime ceux qui m'aiment, dit-elle selon l'interprétation donnée par l'Eglise à un texte mémorable des Livres saints; et ceux qui de bon matin s'empressent de me chercher (en me rendant le tribut de leurs hommages), sont sûrs de me trouver."

Oh! combien ces autres paroles de l'Écriture lui conviennent encore admirablement; "Me voici, et avec moi les enfants que le Seigneur m'a donnés!" Ne soyons pas dans l'incertitude au sujet

de savoir quels sont ces enfants : ce sont les âmes pures, c'est cette aimable jeunesse qui conserve dans une chair de corruption le trésor d'une incorruptible chasteté. S'ils se font gloire d'appartenir à Marie et de l'appeler leur Mère, les jeunes chrétiens ne pressent point trop d'eux-mêmes, car la sainte Vierge, elle aussi, se fait gloire de les appeler ses enfants et de leur donner tous les témoignages de l'affection la plus sincère et la plus constante.

Parmi ces témoignages, il faut mettre au premier rang la *protection signalée* dont elle les couvre lorsque leur vertu est exposée à quelque péril. Qui ne sait à combien d'ennemis nous avons affaire, lorsqu'il s'agit de défendre le bien si précieux de notre innocence ? Le monde avec ses plaisirs, ses compagnies, ses affreuses séductions ; le démon avec les fantômes dont il obsède notre esprit ; notre nature elle-même, qui est trop souvent de connivence avec l'un et avec l'autre : ne sont-ce pas trois formidables adversaires qui, chacun, ont mis sur pied toute une légion de satellites, et nous déclarent une guerre à outrance ? Mais la sainte Vierge est "terrible comme une armée rangée en bataille" et rend inutiles les efforts de ces trois puissances liguées contre nous. Grâce à elle, nous soutenons la lutte avec courage ; l'ennemi, malgré des assauts multipliés, ne parvient pas à pénétrer dans notre cœur ; nous sortons victorieux de tous les combats. Et notre bonne Mère, contemplant avec joie un triomphe qu'elle a préparé, peut dire à son Fils : "De tous enfants que vous m'avez donnés, nul n'est devenu la proie des esprits infernaux, nuit et jour acharnés à leur perte. Conservez-les purs et sans tache ! qu'ils restent toujours la gloire et la couronne de leur divine Mère !"

Un autre effet de l'amour que porte la sainte Vierge aux âmes innocentes, c'est de leur ménager toutes les grâces nécessaires pour leur sanctification. Elle désire ardemment voir se reproduire, en chacune de ces âmes d'élite, les vertus pratiquées autrefois par son adorable Fils ; la sollicitude dont elle les entoure est de tous les instants. Aussi remarque-t-on que les saints les plus affectionnés à la belle vertu de pureté, ont été aussi les plus éminents en sainteté : témoin saint Bernard, saint François de Sales, saint Alphonse de Liguori, sainte Thérèse, et, pour nous borner dans cette nomenclature qui serait trop immense, les deux plus parfaits modèles de la jeunesse, saint Louis de Gonzague et saint Stanislas Kostka.

Signalons encore, entre beaucoup d'autres, une des marques les plus touchantes de la prédilection de Marie pour les personnes qui se distinguent par leur pureté : c'est la protection qu'elle leur accorde à l'heure de la mort. En ce moment si critique, où le démon redouble d'efforts pour perdre les âmes, et les épouvanter ou leur représenter les iniquités de leur vie, la sainte Vierge assiste ses enfants avec une inexprimable tendresse. Oh ! qu'il fait bon de mourir, lorsqu'on a été un dévot serviteur de Marie !

Saint Vincent-Ferrier ressentit d'une manière merveilleuse, depuis sa jeunesse jusque dans ses derniers moments, cette bienfaisante influence de la dévotion à la sainte Vierge pour la conserva-

tion de la pureté. Jaloux de préserver des moindres atteintes la vertu qu'il aimait par-dessus toutes les autres, Vincent, tout jeune encore, se mortifiait avec rigueur. Un jour, le démon se présenta à lui sous la forme d'un ermite, et lui insinua qu'une vie si austère ne convenait pas à un jeune homme ; qu'il devait ménager ses forces et s'accorder quelques plaisirs. Mais le saint, fidèle aux promesses qu'il avait faites à la Reine des vierges, s'écria : Retire-toi. Satan, car je veux consacrer au Seigneur, ma jeunesse aussi bien que ma vieillesse." Une autre fois, le démon voulut lui persuader qu'il avait beau faire, qu'il finirait par succomber aux attraits de l'impureté. Le pieux serviteur de Marie triompha encore de cette tentation de découragement, grâce à la protection de la Vierge immaculée.

Cependant, lorsqu'il fut entré dans l'ordre de saint Dominique, il fut assailli de pensées si horribles et de fantômes si odieux, qu'il se livra à une profonde tristesse. Une voix intérieure lui disait que lis de sa virginité allait se flétrir pour toujours. Vincent en était dans une extrême désolation, lorsque la Mère de Dieu lui apparut, et lui promit que, sous son manteau protecteur, sa vertu ne courrait aucun péril. La joie de notre saint fut à son comble, et il résista dès lors avec une vaillance toujours victorieuse aux attaques de l'esprit immonde.

3. *La pureté nous rend semblables aux anges.*

C'est un des plus grands maîtres de la vie spirituelle, Cassien, qui nous en assure. Saint Ambroise exprime la même pensée, lorsqu'il dit : "La chasteté transforme les chrétiens, et les fait ressembler à des esprits célestes. L'homme qui conserve cette vertu est un ange ; celui qui la perd est un démon." Saint Bernard va même encore plus loin, et déclare que la pureté des hommes l'emporte sur celle des anges ; en effet, comme il l'explique si judicieusement, ces derniers sont purs par leur nature, par le bonheur de leur état, tandis que les hommes ne le sont qu'au prix des plus rudes combats ; le courage, la vigilance, la fidélité à la grâce, la fuite des occasions : ce sont là autant de moyens indispensables pour pratiquer constamment la sainte vertu.

D'où l'on peut conclure que la pureté nous rend les amis des anges, et pour ainsi dire leurs frères ; aussi est-elle un des gages les plus précieux de prédestination que nous puissions avoir ici-bas. Comment ceux qui, pendant la vie, auront en une si vive ressemblance avec les esprits célestes, ne partageraient-ils pas leur bonheur après la mort ? Oui, c'est au pied du trône du Tout-Puissant que leur place est marquée ; c'est là que brilleront leurs blanches couronnes, comme des astres d'un incorruptible éclat. Heureuse jeunesse, qui nous ravissez par les charmes mystérieux de votre vertu, vous aurez alors le don de captiver les regards de toute la cour céleste ; émules des anges, vous chanterez avec eux des cantiques d'actions de grâce, et vous serez à jamais enivrés des délices du divin amour ?

On lit, dans la vie des Pères, qu'un ange traversant le désert

avec un pieux ermite, ils rencontrèrent sur leur chemin un corps mort en décomposition, qui exhalait une odeur infecte. L'ermite, suffoqué par cette odeur, mit instinctivement la main sur la bouche et les narines, ce que ne fit pas l'ange. Peu après, ils rencontrèrent un jeune homme élégamment vêtu. L'ange à son tour boucha ses narines, mais non pas l'ermite. Étonné de ce que son compagnon venait de faire, le solitaire lui en demanda humblement la raison. " Vous, qui avez un corps, lui répondit il, vous êtes sensible à la mauvaise odeur que répandent les corps lorsqu'ils sont en putréfaction ; nous, qui sommes des esprits, nous éprouvons le même malaise en présence d'une âme souillée de peccés et de vices." Tel est l'effet que produit sur les anges la seule apparence de l'impureté ; si elle leur inspire une telle horreur, combien ne doivent-ils pas affectionner les chrétiens chez qui brille la vertu contraire ?

C'est précisément pour ce motif qu'on lui a donné le nom de " vertu angélique," tant elle semble convenir aux purs esprits et à ceux qui dans un corps mortel vivent à la façon des esprits. Mais n'oubliez pas qu'il en coûte pour pratiquer la pureté ! Les âmes fortes et généreuses en sont seules capables.

Le triomphe de la pureté, d'après le P. Drexelius, avec un choix d'exemples et de prières à l'usage de la jeunesse. Petit vol. in-18..... Prix : 10 cts

Autrefois, quand les familles et les sociétés étaient profondément chrétiennes, les domestiques, selon l'étymologie du mot, faisaient réellement partie de la maison, car *domestique* vient du mot latin *domus*, qui signifie maison. Autrefois, une famille formait un corps ; le père et la mère étaient les chefs, et les domestiques eux-mêmes avaient leur place dans l'organisation de la famille ; ils ne formaient que des membres secondaires, mais ils appartenaient réellement au corps. Aussi, ils demeuraient perpétuellement dans la maison ; ils y passaient leur vie ; quand ils ne pouvaient plus travailler, on les soignait avec une attention paternelle et quelquefois filiale, et quand l'heure de la mort était arrivée, ils tombaient de vétusté, comme une branche qui meurt sur le tronc. Des rapports de bienveillance et de charité chrétienne unissaient les maîtres aux serviteurs ; ils se sentaient aimés, et ils aimaient aussi ; et aucun lien, fût-il d'or massif, ne vaut le lien de l'amour. Saint Augustin nous parle avec effusion d'une vieille bonne qui avait soigné l'enfance de sa mère, et qui même avait porté sur son dos le père de sainte Monique, comme les jeunes filles ont coutume de porter les petits enfants : *sicut dorso ger-*

diuscularum puellarum parvuli portari solent. " Ce souvenir, continue saint Augustin, sa vieillesse, l'excellence de ses mœurs, lui assureraient, dans une maison chrétienne, la vénération de ses maîtres, qui lui avaient commis la conduite de leurs filles."

Aujourd'hui, les choses ont bien changé, et de pareils exemples sont très rares. Sans doute, il y a d'honorables exceptions, et l'on trouverait encore des domestiques qui aiment leurs maîtres, qui font vraiment partie de la famille, qui sont de vrais enfants de la maison. Le service leur est facile et doux, parce qu'il leur est commandé principalement par l'affection. Ils supportent les défauts de leurs maîtres, les maîtres supportent les défauts des domestiques, et tout marche avec cette perfection relative qui est parfois très imparfaite, mais qui, après tout, est souvent le moindre mal et le seul bien possible dans les affaires de ce monde. Oui, l'on rencontre encore des familles chrétiennes où la domesticité est ainsi entendue ; mais, hélas ! qu'elles deviennent rares tous les jours. Aujourd'hui, grâce à l'esprit d'orgueil, d'indépendance et d'irrégion répandu partout, les bons domestiques sont très difficiles à trouver, et aussi peut-être les bons maîtres ; car ils sont souvent plus qu'exigeants, et puis ils ne commandent plus assez chrétiennement.

LANDRIOT (*Femme forte.*)

Mosaïques chrétiennes, choix de pensées philosophiques et religieuses, recueillies et mises en ordre, par Mlle Julie Gatet. 1 vol. in-12.....Prix : 88 cts

HISTOIRE DE JOB

(suite)

Job n'en était cependant pas à sa dernière épreuve. Un jour, comme l'écrivain sacré, les anges se présentèrent devant le trône de Dieu, et Satan s'y trouva aussi. D'où viens-tu, Satan ? lui dit le Seigneur comme la première fois. J'ai fait le tour de la terre, répondit-il, et je l'ai parcourue tout entière. As-tu considéré mon serviteur Job ? Tu m'as excité contre lui. Je l'ai abandonné ses biens et ses enfants. M'en aime-t-il moins, et l'as-tu soulevé contre moi ?

Je n'en suis pas surpris, répliqua Satan ; on se console de tout quand on conserve la santé et la vie. Mais étendez la main jusque sur sa personne ; frappez sa chair et que la douleur pénètre ses os, et vous verrez s'il ne vous mandira pas en face.

Soit, répondit le Seigneur, je te l'abandonne ; seulement je te défends d'attenter à sa vie. C'était étendre loin la liberté du tentateur. Il la mit en œuvre sans différer. Étant sorti de devant la face du Seigneur, il frappe Job d'une plaie effroyable qui s'étend depuis la plante des pieds jusqu'à la tête. Déjà pauvre, et mainte-

nant malade, dégoûtant, Job est réduit à se coucher sur un fûneau et à se servir des morceaux d'un vase de terre brisé, pour ôter le pus qui découle de ses ulcères. Tant de souffrances ne mirent aucun trouble dans l'âme du juste, ni sur sa langue aucun murmure, aucune parole indiscrète. C'est alors que le démon employa le dernier moyen, et à son gré le plus inmanquable, pour mettre à bout la patience du malheureux le plus résigné.

Job avait une femme; elle aurait dû être sa consolation. En effet, les soins, les assiduités et les services d'une épouse, pénétrée des sentiments de la religion, peuvent adoucir les peines d'un homme vertueux et souffrant.

Celle-ci s'était vue riche, puissante, honorée, mère de plusieurs enfants; elle avait tout perdu sur la terre. Le malheur fut qu'elle ne se contenta pas des espérances qui lui restaient dans le ciel. Job, bien différent de sa femme, continuait de bénir Dieu. Piquée de la constance de son mari peut-être plus que de ses propres disgrâces, elle lui dit avec une amère ironie : Demeurez encore dans votre simplicité, continuez de louer Dieu, il vous traite de manière à mériter votre gratitude; encore quelques actions de grâces à ce maître bienfaisant. Allons, bénissez-le pour la dernière fois, et mourez.

Avec une tranquillité qui dut convertir ou désespérer son épouse, Job lui répondit : Vous venez de parler comme une de ces femmes insensées, à qui la douleur ôte l'usage de la raison. Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevions-nous pas les maux qui nous alligent ?

Parmi ces peines de tout genre, le saint homme ne laissa pas échapper la moindre plainte, le moindre de ces emportements injurieux qui attaquent la providence de Dieu, et qui ôtent aux afflictions passagères du temps tout le mérite qu'elles ont pour l'éternité. Ce fut véritablement alors que la foi du vrai Dieu donna au monde un spectacle digne de l'admiration des hommes et des anges, c'est-à-dire un juste aux prises avec l'adversité, et supérieur à tous ses traits.

Le bruit des malheurs et des disgrâces de Job se répandit bientôt dans les pays voisins de ses États. Trois seigneurs, ou petits rois, ses amis particuliers, convinrent d'aller voir et consoler leur ami commun. Ces princes se nommaient Éliphaz de Theman, Baldad de Sucha, et Sophar de Naamath.

Du plus loin qu'ils l'aperçoivent, ils arrêtent leurs regards sur leur ami, mais ils ne le reconnaissent pas. S'étant approchés, ils poussent un grand cri; les larmes coulent de leurs yeux; ils déchirent leurs vêtements, et se couvrent la tête de poussière; ils s'assoyaient par terre, et, durant sept jours et sept nuits, ils gardent un morne silence. Ainsi, pour toute consolation, Job voit des hommes consternés, des visages abattus, des yeux baignés de pleurs.

Enfin Job rompt le silence. Tout soumis qu'il est aux ordres de Dieu, il commence par un discours éloquent, bien propre à nous faire connaître ce que Dieu permet ou ce qu'il pardonne à la douleur de ses amis, quand leurs plaintes quoique vives et amères, sont humbles et respectueuses.

Périsse, s'écrie-t-il, le jour où je suis né ! que ce jour soit changé en ténébreux ? que Dieu lui-même ne le découvre plus ? que la lumière ne l'éclaire jamais ?

Ses amis lui répondent que les maux dont il se plaint sont justement tombés sur lui ; que, s'il n'était pas coupable de quelque crime secret, Dieu ne l'aurait pas affligé. Job reprend et soutient qu'il est innocent, et que Dieu éprouve quelquefois le juste par l'adversité.

C'est dans une des réponses à ses amis, pour leur prouver qu'il est innocent, que le saint homme laisse échapper l'immortelle profession de foi au Dieu rédempteur, qui saura bien dévoiler tous les secrets des cœurs et rendre à chacun suivant ses œuvres, après avoir ressuscité tous les hommes, appelés à son tribunal.

« Ayez pitié de moi, vous du moins, mes amis ; car la main de Dieu m'a touché. Pourquoi, avides de mon supplice, me persécutiez-vous aussi, en me reprochant des crimes dont je suis innocent ? Mais, puisque vous m'outragez par vos reproches et que vous semblez vous repaître de mes maux, je trouverai dans ma foi le soulagement que vous me refusez. Puisse mes paroles et les sentiments de mon cœur être écrits et conservés à la postérité ! puissent-ils être gravés sur le plomb avec un style d'acier, ou sculptés sur la pierre avec le ciseau ! Oui, je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour. Je serai de nouveau revêtu de ma peau, et dans ma propre chair je verrai mon Dieu, témoin de mon innocence ; je le verrai moi-même, de mes yeux, et mes yeux le contempleront, moi-même et non un autre : cette espérance repose en mon sein. »

Quelle magnifique prophétie ! il fallait que la croyance du Rédempteur futur fût bien vive dans ces temps reculés, pour qu'un prophète de la Gentilité, confiné, aux extrémités de l'Orient, l'eût proclamée avec tant de précision.

Malgré toutes ces protestations d'innocence, les amis de Job persistent à soutenir qu'il est coupable et que ses fautes sont la cause des maux qui l'accablent. Dieu, qui voyait ces combats, et qui préparait à Job la victoire, ne tarda pas plus longtemps à se déclarer pour lui, et à confondre la calomnie. Mais il était échappé à Job quelques paroles indiscrètes. Patient dans ses douleurs, il avait porté trop loin la vivacité de son zèle, contre l'aveuglement de ses amis et l'iniquité de leurs jugements. Le Seigneur lui en fit une charitable remontrance. Tout en l'adressant au saint homme, elle devenait aussi une leçon pour les princes ses amis.

Le Seigneur commence par l'énumération des merveilles de la nature. Toutes les demandes qu'il fait à Job, et qui au premier coup d'œil, paraissent étrangères à la question dont il s'agit, s'y rattachent merveilleusement. Voici le raisonnement du Seigneur : Vous ne pouvez comprendre l'ordre de la nature, et vous voulez sonder celui de la grâce ! Vous ne connaissez pas les lois par lesquelles ma providence dirige les créatures que vous voyez, et vous voulez expliquer et juger celles par lesquelles je conduis le monde supérieur ! Raisonnement vraiment divin, qui, en humiliant la cu-

riosité et l'orgueil de l'homme, ouvre son cœur aux vertus propres à sa faiblesse, l'humilité et la foi.

S'adressant donc à Job du milieu d'une nuée ténébreuse, le Seigneur, lui dit : " Ceins tes reins comme un guerrier. Je vais t'interroger, réponds-moi. Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre ? qui en a établi les mesures, le sais-tu ? qui a étendu le cordeau sur elle ? sur quoi ses bases sont-elles affermiées ? qui a renfermé la mer dans son lit, quand elle rompa ses liens comme l'enfant qui sort du sein de sa mère, et que je l'enveloppais de nuées comme d'un vêtement, et que je l'entourais de ténèbres comme des langes de l'enfance ?

" Est-ce toi qui commandes à l'étoile du matin ? qui montres à l'aurore le lieu où elle doit se lever ? quel est le sentier de la lumière, et la demeure des ténèbres ? Sais-tu si tu devais naître ? connais-tu le nombre de tes jours ? Par quelle voie se répand le jour ? par quel chemin l'aquilon fond-il sur la terre ? qui a tracé les sillons de la foudre ? Est-ce toi qui l'enverras, et elle ira, et, revenant, te dira-t-elle : Me voici ? Est-ce toi qui fournis la pâture à la lionne, et qui rassasies les lionceaux ? Est-ce toi qui prépares au corbeau sa nourriture, quand ses petits errent çà et là, et que, pressés par la faim, ils crient vers le Seigneur ? "

Les pluies, la neige, la grêle, le chaud et le froid, les tonnerres et les orages, les propriétés et les instincts des animaux ; les ressorts, les ressources et les harmonies de la Providence dans le gouvernement du monde physique, sont autant de matières sur lesquelles le Seigneur prit plaisir à promener, pour ainsi dire, la curiosité de Job, et à mettre à bout ses connaissances. Job, humilié confessa de bonne foi qu'il n'en savait pas assez pour répondre au Créateur.

Tel est l'aveu auquel se réduiront, comme Job, tous les hommes droits et sensés, malgré les découvertes journalières de nos savants dans les secrets de la nature.

Dieu, content de son serviteur, reprocha aux trois princes la témérité de leurs jugements, et l'amertume de leurs paroles. Il exigea qu'ils lui offrissent un sacrifice d'expiation. Job, ajouta le Seigneur, priera pour vous ; à sa considération, je vous pardonnerai. En effet le sacrifice fut offert ; Job l'accompagna de ses prières. Le Seigneur les exauça ; et les trois rois, redevables à leur ami de leur réconciliation avec Dieu, retournèrent chez eux.

C'est à ce moment que les prodiges du rétablissement et de la guérison de Job s'opèrent. Le Seigneur lui rendit la santé, lui donna le même nombre d'enfants, et doubla les grandes richesses que le démon lui avait enlevées. Comblé de biens, environné des respects de tout l'Orient, Job vécut encore cent quarante ans. Il vit ses fils et les enfants de ses fils jusqu'à la quatrième génération, et il mourut dans une bonne vieillesse et plein de jours.

Ainsi se termina la vie du saint homme, pour l'édification de tous les justes éprouvés, et pour donner un puissant motif de consolation à tous les affligés soumis et patients.



J. M. J. T.

A. M. D. G.

UNE PETITE PIERRE POUR LA RECONSTRUCTION

DU

CARMEL DE MONTRÉAL

“ Celui qui me donnera une pierre aura
une récompense ;
“ Celui qui m'en donnera deux en aura
deux.”

(*St François d'Assise.*)

Cette humble demande d'une simple pierre, par une épouse bénie de Jésus-Christ, ne doit effrayer personne. Elle n'est pas au-dessus des forces, même d'une pauvre veuve. Cette aumône si petite aura pourtant, sa récompense éternelle au Ciel. Si chacun la donnait, le résultat serait suffisant pour élever, aux Carmélites, un monastère dont chaque pierre serait cimentée par la charité. La même pensée animait, sans doute, le Séraphique saint François d'Assise, quand, voulant élever un temple au Seigneur, il prit une pierre sur son épaule, parcourant la ville et disant : “ Celui qui m'apportera une pierre aura une récompense, celui qui m'en apportera deux en aura deux ; celui qui m'en apportera trois en aura trois, etc.” Cette modeste invitation, avec promesse des mêmes avantages, est aujourd'hui faite à chacun de nous, à l'occasion de la reconstruction du Carmel de Montréal. Que les âmes charitables daignent donc prêter une attention bienveillante à l'œuvre de prédilection qui s'offre devant elles. Qu'elles songent *que faire l'aumône aux pauvres, surtout aux pauvres épouses de Jésus-Christ, c'est prêter à Dieu avec un fort intérêt.* (Prover. xix-17.) Les Religieuses Carmélites, en effet, pour lesquelles nous sollicitons une simple obole, ne sont pas des indigentes ordinaires. Pauvres volontaires des biens de la terre, mais riches pour le Ciel, elles ne manqueront pas de puiser abondamment dans le trésor de leur divin Epoux, en faveur de ceux qui les soulageront de leurs aumônes.

Voici en quelques mots, le résumé de l'histoire et l'état actuel du Carmel de Montréal. Le 16 avril 1875, cinq religieuses Carmélites, sur la demande de l'Illustrissime Mgr Ignace Bourget, alors

évêque de Montréal, quittaient le Carmel de Reims, en France, pour se diriger vers le Canada. Ces dignes épouses de Jésus-Christ ne reculèrent devant aucun sacrifice. Fidèles à l'appel de Dieu, elles abandonnèrent avec résignation leur cher Carmel de Reims, ce berceau béni qui les avait vues naître et grandir à l'ombre de la croix. Selon le conseil de l'Évangile, ces vierges apôtres n'apportèrent avec elles ni or ni argent. Mais en revanche, dépositaires d'un trésor infiniment plus précieux, ces fidèles enfants de sainte Thérèse portaient dans leurs cœurs l'esprit de leur Mère avec mission de le confier aux enfants du Canada. Arrivé à Montréal, l'humble troupeau se met à l'œuvre. Dieu comble de bénédictions le dévouement de ses épouses. A peine un logis temporaire est-il trouvé, que déjà des âmes privilégiées du Canada se présentent pour recevoir dans leurs cœurs la forme de vie parfaite que ces dignes Religieuses ont mission de transmettre.

Mais bientôt, voilà que l'ennemi de tout bien livre les assauts les plus rudes à ces âmes de Dieu : tantôt on les accuse d'une trop rigoureuse pénitence ; tantôt on leur objecte la constitution délicate de nos jeunes Canadiennes, habituées à un régime de vie tout à fait contraire ; enfin tout le monde paraît se donner la main pour effrayer cette petite colonie naissante, en lui représentant les rigueurs de notre climat comme un obstacle insurmontable à la transmission intacte de la règle du Carmel aux enfants du Canada. Au milieu de ces épreuves, Dieu sut cependant consoler ses épouses, dans la protection toute particulière que leur accorda, toujours avec bonté, le Premier Pasteur actuel de ce diocèse ; Sa Grandeur Mgr E. C. Fabre, Archevêque de Montréal.

Au point de vue temporel, un concours de circonstances déplorable, de péripéties de tout genre, viennent tour à tour affliger le petit troupeau, et menacer même, parfois, l'existence naissante de cette fondation. Dieu veille sur ses œuvres ; toutes ces épreuves semblent avoir eu pour effet de contribuer à établir dans ce pays, la stricte observance de la règle du Carmel sur des bases plus solides. Après douze ans d'épreuves, de sacrifices, et de travail, la regrettée Mère Séraphine du divin Cœur de Jésus, fondatrice, laissait, en mourant, douze Carmélites canadiennes formées à la vie du Carmel dans toute sa pureté. Ce dépôt précieux, cette forme de vie du prophète Elie, était déjà confiée à la garde des enfants du Canada. Aujourd'hui, en effet, la loi du Carmel est profondément gravée *non pas sur des tables de pierre*, mais sur des tables vivantes, sur les tables des cœurs de ces jeunes Carmélites canadiennes, déjà plus nombreuses. L'observance parfaite de la règle, voilà, certes, ce qui doit nous consoler. Non, il n'y a rien d'adouci, de mitigé, de retranché dans la règle. Dans ce Carmel, à l'exemple de ceux de la France et de l'Espagne, on s'abstient totalement de chair. Le beurre, le fromage, les œufs et tout laitage sont prohibés les vendredis, certains autres jours, et pendant le Carême entier. Souvent les mets n'ont d'autres assaisonnements que l'eau, l'huile, le sel et le vinaigre. Consolons-nous donc, réjouissons nous, le double esprit du premier Père du Carmel ne

disparaîtra pas d'au milieu de nous avec celles qui nous l'ont apporté de Reims.

Cependant, pour compléter l'œuvre, il faudrait un monastère régulièrement entouré d'un mur d'enceinte. Afin qu'aucune distraction extérieure ne puisse empêcher ces religieuses de s'unir à Dieu, la sainte Eglise veut qu'elles soient complètement séparées du monde. Dans ce but, elle ordonne aux Carmélites d'enfermer le lieu de leur solitude par un mur d'une hauteur de 22 pieds. Et cela, si rigoureusement, qu'elle ne les reconnaîtra pas pour de véritables religieuses, tant qu'elles n'auront pas accompli cette loi. Une telle solitude d'ailleurs favorise beaucoup l'action de l'Esprit-Saint sur les âmes. Dans le desert, Dieu ne se montra à Moïse que sous la forme d'un buisson, mais sur le Sinaï, *Il conversa face à face* avec lui. Et certes, dans cette circonstance, Dieu voulut se parer si complètement son serviteur du commun des hommes, qu'il frappait de mort, quiconque osait approcher de la montagne.

Actuellement les Carmélites n'ont qu'un emplacement bien restreint à leur disposition. Si le mur régulier était construit, il se trouverait à peine à quelques pas du Monastère. Un tout petit espace renfermé entre quatre murs, et exposé aux rayons brûlants du soleil serait tout le terrain dont elles pourraient jouir. De l'aveu des autorités et des médecins compétents, les santes seraient certainement compromises. Que faut-il donc faire ? L'unique voie qui se présente c'est d'acquérir un terrain assez étendu (250 pieds par 500 ne seraient pas trop), afin que les religieuses puissent avoir un bon air suffisant ; d'y construire un Monastère, et de le mettre en clôture régulière. Or, songeons quelle somme considérable exigeront l'acquisition d'un site aussi vaste, la construction d'un monastère et l'élevation d'un mur de 22 pieds de hauteur entourant un terrain de 1500 pieds de tour. Les Carmélites, on le sait, n'ont pas un revenu suffisant pour subvenir à de si grandes dépenses. A peine peuvent-elles, par leur industrieux travail, pourvoir aux besoins journaliers du Monastère.

A l'exemple de leur Séraphique Mère sainte-Thérèse, outre quelques heures de travail manuel, ces fidèles amantes de Jésus-Christ s'appliquent à la prière, pour nous, le jour et une partie de la nuit. C'est ce que sainte-Thérèse dit clairement dans le passage suivant :
" Apprenant, dit-elle, les pertes et les dommages que les protestants causaient à la France, j'en fus extrêmement affligée ; et
" comme si j'eusse pu, ou que j'eusse été quelque chose, je répandais des larmes aux pieds de Notre-Seigneur, et je le suppliais de porter remède à un si grand mal. J'aurais donné
" volontiers mille vies pour sauver une seule de ces âmes qui se perdaient en si grand nombre dans ce royaume. Mais hélas !
" étant femme, et encore bien pauvre de vertu je me voyais dans
" l'impossibilité de servir en rien la cause de mon divin Maître.
" Je me résolus de faire le peu qui dépendait de moi, c'est-à-dire
" de suivre les conseils évangéliques avec toute la perfection dont
" je serais capable, et de porter ce petit nombre de religieuses réunies à Saint-Joseph, à embrasser le même genre de vie. Il me

“ semblait qu'en nous occupant tout entières à prier pour les dé-
 “ fenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les savants qui
 “ combattent pour elle, nous viendrions, selon notre pouvoir, au
 “ secours de cet adorable Maître, si indignement persécuté par
 “ ceux à qui il a fait tant de bien. O mes sœurs en Jésus-Christ,
 “ aidez-moi à prier N. S. pour les âmes ! C'est pour cela que sa
 “ Majesté nous a réunies ici, c'est là votre vocation ; ce sont là
 “ vos affaires ; là doivent tendre tous vos désirs ; c'est pour ce
 “ sujet que doivent couler vos larmes ; enfin c'est là ce que vous
 “ ne devez cesser de demander à Dieu.” On le voit, c'est plus
 pour nous que pour elle que la Carmélite vit dans le cloître. Oh !
 non, ces âmes retirées, loin de cesser d'être utiles au monde, lui
 rendent plus de services que si elles étaient demeurées dans le
 siècle.

Par leur vie de prière et d'oraison, les Carmélites sont les anges
 de la terre, elles servent d'intermédiaires entre le Ciel et l'hu-
 manité. Elles sont les paratonnerres des sociétés. Elles s'ou-
 blient, elles s'immolent pour leurs frères. Leur vocation n'est-elle
 pas sublime et surtout très utile à l'humanité ?

Si l'on encourage avec raison, ces âmes d'élite qui se dévouent
 à développer l'intelligence de l'enfant et à orner son cœur des
 plus belles vertus ; si l'on soutient ces mères des orphelins, ces
 anges de charité qui consacrent leur vie au soulagement des
 malheureux ; pourquoi n'aiderions-nous pas, par des aumônes, ces
 bienfaitrices qui, par leurs pénitences, s'interposent sans cesse entre
 Dieu et nous, demandant miséricorde pour nos péchés si énormes.

Mais afin de toucher plus sensiblement l'action bienfaisante de
 ces âmes d'élite sur le monde, entrons davantage dans le détail
 de leur vie. Pour réparer le luxe, la recherche excessive des
 aises ; pour guérir cette soif insatiable de l'or qui cause tant de
 maux ; la Carmélite veut se faire pauvre. Vêtue comme le pauvre,
 nourrie comme le pauvre, souffrant le froid et la faim comme le
 mendiant le plus deshérité, la Carmélite, qui ne peut pas même
 posséder le pain qu'on lui donne à manger, s'oppose comme un
 boulevard contre le courant de la cupidité qui semble vouloir
 envahir le monde. Tout, dans sa demeure, respire la pauvreté de
 Jésus. Sur des murs bruts de pieuses inscriptions font tout l'or-
 nementation de la maison. A peine trouve-t-on quelques pauvres
 chaises nécessaires à certains offices. Dans une étroite et petite
 cellule, destinée à favoriser le recueillement, quelques livres, un
 bénitier, trois images de papier sans cadre, une croix, et un pau-
 vre grabat font tout l'ameublement. Cette pauvreté volontaire
 est une prédication puissante contre la cupidité du siècle. Pour
 quiconque veut l'entendre, elle redit au cœur qu'il vaut mieux
 être pauvre avec Jésus que d'être riche en risquant grandement
 son salut. Souvent même le nom seul du Carmel suffit pour re-
 veiller l'amour de la pauvreté dans une âme. Toujours il est
 un avertissement puissant qui confond l'avare et lui enseigne la
 voie conduisant au Ciel.

Le sensualisme, la molesse sous toutes ses formes, menace d'en-

vahir le monde. La pratique du jeûne paraît s'affaiblir. L'éloignement de toute mortification se généralise de plus en plus. L'exagération de l'empire des sens, la poursuite immodérée des jouissances sensuelles, comme un courant puissant, entraînent les générations trompées par les charmes d'une fausse jouissance. Qui pourra, dit un écrivain, relever nos mœurs qui tombent et nos âmes qui penchent ? Qui pourra nous ramener à la vie de pénitence dans toute sa beauté et avec sa sève des premiers siècles ? L'exemple des austérités, des pénitences dans une chair innocente fera cette œuvre. Voilà ce que font les anastases filles de sainte Thérèse. Dès le matin, alors que la cité endormie jouit encore du repos de la nuit, la cloche, comme la voix de Dieu, appelle la Carmélite à reprendre sa croix, et à supporter tout le jour le poids du travail. Dès l'aurore elle expie ainsi la sensualité que le mondain prolonge par mollesse. A genoux et sans appui, une heure entière d'oraison fait sa première occupation. Vient ensuite la récitation de l'office divin. Recueillie et prosternée, elle entend le saint Sacrifice de la messe dans l'attitude la plus mortifiée. Enfin, nourrie du pain des forts, hors le temps de la prière, elle s'immole, se mortifie dans un travail continu. Si son ouvrage demande qu'elle soit assise, elle le fait sans s'appuyer. Si son office lui répugne, elle immole ce dégoût en secret dans son cœur. Après un long jeûne, souvent elle ne trouve à sa table que des mets assaisonnés avec l'eau, l'huile et le sel. Oh ! c'est alors qu'elle expie avec vérité nos raffinements et nos sensualités coupables. Puis quand les ombres de la nuit invitent la nature à entrer dans le repos, la Carmélite, pour expier tant d'ivresses nocturnes, pour réparer tant de crimes qui font rougir les anges et qui attirent la malédiction céleste sur la terre, cette âme de prière sacrifie son repos pour implorer de son Jésus, pendant une partie notable de la nuit, le pardon de tant d'âmes qui se perdent.

Mais, pour éteindre en elle les derniers restes du sensualisme et arrêter ce fleuve qui entraîne tout sur son passage, ce n'est pas assez pour elle, de ses longs jeûnes, de sa couche dure, de ses perpétuelles abstinences, il lui faut, dit un écrivain, de plus rudes attestations de son union au Dieu flagellé, déchiré, ensanglanté. Avant de s'étendre sur son grabat comme sur sa croix, avant de s'immoler encore pendant son sommeil ; il lui faut prendre, selon la règle, cette dure flagellation pendant de longues prières. Ah ! cette victime qui frappe son corps innocent, cette hostie vivante qui se déchire, qui, peut-être, fait couler son sang, l'unissant à celui de Jésus, comme elle répare bien nos jouissances coupables. Comme elle oppose une digne infranchissable à ce courant de bien-être qui entraîne le monde. La pensée seule d'une pénitence aussi austère dans un sexe aussi délicat, reprend, condamne la mollesse du siècle. Ainsi le Carmel, dit le même auteur, exerce une réaction puissante contre le mal central qui corrompt le monde ; il est, comme sainte Thérèse l'a bien nommé, *une place forte où se retirent les âmes d'élite pour défendre les sociétés contre les ravages et l'envahissement du sensualisme*. Quiconque veut faire re-

vivre en lui la vie chrétienne, qu'il s'adjoigne le Carmel comme un aide puissant. Si une mère veut retirer son enfant du danger, son époux d'une passion mauvaise, qu'elle frappe au Carmel, et des âmes charitables lui donneront le généreux concours de leurs mortifications et de leurs prières. Voilà ce que font les Carmélites, ce qu'elles sont pour chacun de nous et pour la société. Voilà la puissance presque incompréhensible que de pauvres filles retirées du monde exercent sur le monde lui-même. Voulons-nous en savoir le secret ? Le voici en deux mots. Toute leur puissance consiste dans leur union avec Dieu, et dans leur immolation avec celle de Jésus. Leur secret, c'est qu'elle s'appliquent à imiter les deux choses auxquelles le divin Sauveur a paru attacher un plus grand prix ; la contemplation de la divinité dans une vie de retraite et l'immolation de la croix. Le monde a été racheté par le sacrifice, c'est par le sacrifice qu'il faut le guérir de ses plaies. *De la ce cri de l'apôtre : offrez au Seigneur des hosties vivantes et raisonnables.*

En effet c'est surtout par une vie de retraite et d'immolation que ce divin modèle a voulu travailler au salut de l'humanité. Sur trente-trois ans de sa vie, il n'en donne que trois à la vie publique, tandis qu'il en consacre trente à la vie d'une retraite des plus cachée. Pendant sa vie publique, il exerce toutes les fonctions de miséricorde spirituelle et temporelle. Il guérit les malades. Il console les affligés. Il rend la vue aux aveugles. Enfin il meurt sur la Croix, en s'offrant comme victime à son Père pour le salut des hommes.

Mais par quoi ce divin Sauveur a-t-il rendu le plus grand service au genre humain ? Est-ce en guérissant les malades ? Est-ce en rendant la vue aux aveugles ? Est-ce en enseignant sa doctrine divine *au monde assis à l'ombre de la mort* ? (Luc II). Non c'est en s'immolant lui-même sur la Croix qu'il voulut surtout être utile au monde. Toute l'efficacité de l'intervention de Jésus vient du sacrifice de la Croix.

De même en est-il aujourd'hui des âmes consacrées à Dieu. Toutes concourent au bien général de l'humanité, les unes par les soins donnés aux malades et aux malheureux, les autres en élevant la jeunesse dans les principes solides de la piété, enfin les Religieuses contemplatives du cloître uniquement dévouées au salut de leurs frères, par leurs oraisons et leurs immolations quotidiennes. Ces dernières, en s'appliquant, toute leur vie, à reproduire les actions que Jésus Christ a rendues les plus fructueuses pour l'humanité, ne sont donc pas les moins utiles au monde quoique leur vie soit la plus cachée.

En effet, cette séparation complète d'avec le monde, facilite l'union de ces âmes avec Dieu ; l'esprit de pénitence et de componction les purifie des moindres souillures. C'est alors que le sacrifice de telles âmes devient agréable à Dieu et puissant auprès de lui. Quand Dieu, en punition des péchés des hommes, envoie les fléaux vengeurs de sa colère, souvent, la prière de quelques-unes de ces âmes arrête plus facilement son courroux que les supplications de toute une ville. Chaque peuple devrait, dans son intérêt, favoriser

la retraite de telles âmes uniquement occupées à louer Dieu et à apaiser sa colère dans les temps de détresse. Si, dans Sodome et Gomorrhe, il s'était trouvé seulement dix de ces âmes, leurs prières et leurs supplications auraient suffi pour détourner la vengeance céleste de ces villes coupables. Au moment d'un combat redoutable d'où dépendait peut-être l'avenir du peuple de Dieu, Moïse, au lieu de se mêler activement aux combattants, se retire sur une montagne solitaire. Et, dans cette retraite isolée, Moïse seul, par sa prière, est plus utile au peuple Hébreu que l'armée entière des Israélites. Par le seul mouvement de ses bras, il décidait de la victoire ou de la défaite. *Lorsqu'il élevait les mains, Israël était victorieux, mais s'il les abaissait un peu, Amalec l'emportait.* (Exod XVII-11).

Engagés dans les combats périlleux de cette vie, combats dont l'issue décidera de notre éternité, n'hésitons pas à entretenir sur la montagne du Carmel, de nouveaux Moïses dont les prières s'élèveront vers Dieu pour nous. Il s'établira ainsi un courant réciproque de charité entre le Carmel et ses bienfaiteurs. Une seule prière de ces âmes invoquant la bonté de Dieu en notre faveur, décidera peut-être de notre victoire pour le Ciel. Oh ! ne l'oublions pas, c'est pour nous, que Dieu a inspiré la retraite du cloître à ces âmes généreuses. De ces demeures bénies, s'échappe un reflet divin, qui éclaire le monde plongé dans les ténèbres de la corruption. L'austérité de ces communautés étonne les esprits, il est vrai, mais c'est pour mieux attirer leur attention vers ce foyer ardent. Pour le monde chrétien, traversant le désert de la vie, le Carmel est une véritable colonne lumineuse ; par la pureté de vie qu'on y mène, il éclaire l'esprit humain aveuglé par les passions ; par les prières et les pénitences austères qui s'y font, il le protège contre la vengeance céleste.

C'est peut-être par le Carmel, ce phare des voyageurs, que Dieu vient prévenir nos égarements, ou nous rappeler dans le droit sentier. Qui sait, même, si Dieu ne fera pas dépendre notre salut d'un acte de charité que nous aurons pratiqué envers ses épouses du Carmel ? Nous lisons, dans la vie de sainte Thérèse, un trait qui peut le donner à penser. " Un gentilhomme qui avait donné sa maison et son jardin pour la fondation d'un Carmel, eut le malheur de perdre subitement la parole et de mourir sans avoir pu bien se confesser. A l'instant même N.S. apparut à sainte Thérèse et lui dit : Ma fille, le salut de cet homme a été en grand danger ; mais j'ai eu compassion de lui ; je lui ai fait miséricorde en considération du service qu'il a rendu à ma Mère en donnant cette maison pour établir un monastère de son Ordre. Néanmoins il ne sortira du purgatoire qu'à la première messe qui sera dite dans ce couvent. (M. Bouix. Livre des fondations II, page 138). Le monastère fut donc fondé et le saint sacrifice y fut offert. Or, à l'instant même, ajoute la sainte, où le prêtre me donnait la sainte Hostie, ce gentilhomme m'apparut, l'allégresse peinte sur les traits, il me remercia de ce que je l'avais retiré du purgatoire, et je le vis ensuite monter tout rayonnant au ciel."

Donnons donc, donnons avec générosité ; car souvent l'abondance de la grâce est mesurée sur la générosité du cœur. Ah ! n'hésitons pas à établir un courant puissant de grâces entre le Carmel et nos âmes ; d'un côté, nous donnons, il est vrai, des aumônes temporelles, mais de l'autre, le secours spirituel obtenu, non pas une fois, mais toujours, nous fera abondamment bénéficier du trésor céleste placé au milieu de nous. " Et quand, dans les temps à venir, nos noms seront effacés de la mémoire des hommes, ils vivront encore au Carmel... ; du Carmel des voix suppliantes s'élèveront vers le trône de la miséricorde elles présenteront nos aumônes à Celui qui y siège, et solliciteront pour nous les effets de sa bonté, " (Lettre circulaire).

N'invoquons pas notre indigence comme un obstacle. Ce qui est arrivé à une pauvre veuve de Sarepta, qui, malgré sa pauvreté, secourut le Prophète Elie dans sa détresse, nous prouve avec quelle bonté Dieu récompense les cœurs généreux qui font l'aumône aux âmes contemplatives. Le Prophète Elie voué à la contemplation sur la montagne du Carmel, se trouvant réduit à la dernière indigence, recut l'ordre de Dieu de se rendre à Sarepta. Arrivé à la porte de la ville, *il aperçut une pauvre veuve qui ramassait du bois.* Il lui demanda l'aumône d'un peu d'eau et de pain, III Reg. xvii, La femme lui répondit : *je n'ai point de pain, mais seulement autant de farine qu'une main peut en contenir. (ibid.) Voilà que je ramasse du bois afin que je fasse du pain pour moi et mon fils, afin que nous mangions et que nous mourions. (ibid.)* Dénués de tout, il ne leur restait plus qu'à mourir après ce frugal repas. Se peut-il trouver une pauvreté plus grande ? Elie, inspiré de Dieu, voulut procurer à cette femme le bénéfice de l'aumône. *Fais, pour moi auparavant, dit-il, avec ce peu de farine un petit pain cuit sous la cendre, et apporte-le moi ; mais pour toi et ton fils tu en feras ensuite. (ibid.) La farine ne manquera pas, et l'huile ne diminuera point.* Cette âme, aussi confiante que charitable, selon la parole d'Elie, fit son aumône. Le Prophète mangea, la pauvre veuve prit son repas avec son fils ; et depuis ce jour la farine ne manqua point et l'huile ne diminua pas. (III Reg. xvii.) Eh ! bien ; c'est du prophète Elie vivant sur le Carmel que l'Ordre des Carmélites tire son origine. L'Eglise leur permet de l'honorer comme leur fondateur et d'en célébrer la fête chaque année. Donnons donc aux enfants du Prophète Elie, partageons avec elles ce qui nous reste de vivres, et le pain de notre maison ne manquera pas.

" Ainsi s'établira cette communion de prières et d'œuvres
 " saintes, si consolante et si encourageante pour tout le monde.
 " Et le Carmel trouvant les cœurs ouverts à ses bienfaits, remplira
 " le but de sa mission auprès des pieux Canadiens. Sainte Thérèse
 " du haut du ciel, bénira ce projet si conforme à son esprit. La
 " très sainte Vierge, saint Joseph et tous les Saints Protecteurs
 " de l'Ordre étendront jusqu'à eux leur puissante intercession.
 " Que chacun y apporte donc sa petite pierre matérielle, et il en
 " retirera, en retour, son contingent de faveurs spirituelles. Du
 " Carmel s'échappera un canal de grâces qui ira abreuver, rafraî-

“chir, vivifier toutes les âmes. C'est un courant réciproque de charité qui s'établirait entre le Carmel et ses bienfaiteurs (cir-“culaire.)”

Nous avons l'espérance que chaque famille saisira cette occasion favorable pour se mettre en communication avec le Carmel. Le nom de toute personne qui donnera une aumône quelconque pour cette œuvre sera inscrit sur un tableau commémoratif suspendu dans l'Oratoire du Très Saint Sacrement. Cette inscription sera devant le Seigneur un témoignage authentique et perpétuel de la générosité du donateur. Mais, de plus, de génération en génération, il rappellera aux Carmélites l'obligation de faire monter vers le Dieu de Bonté leurs prières et leurs supplications en faveur de celui qui aura fait l'offrande.

Qui n'a pas de grâces, de besoins particuliers à solliciter du divin Maître ? Eh ! bien une aumône, quelque petite qu'elle soit, préparera le cœur de Jésus, disposera ces vierges à intercéder avec plus de ferveur auprès de leur céleste Époux, en faveur de leurs bienfaiteurs.

Au point de vue pécuniaire, la fondation du Carmel de Montréal a donc besoin d'être appuyée plus solidement sur des colonnes formées par l'or de ceux qui ont en partage les biens de la fortune.

Où, les généreux donateurs de cent, qui sait, même de mille piastres ne seraient-ils pas à bon droit considérés comme les principaux piliers de cette maison du Seigneur.

Ah ! ce serait pour eux un moyen infailible d'assurer le sort de ce qu'ils possèdent, et de placer un capital entre les mains de Celui qui a promis l'intérêt du centuple. *Fuytes-vous donc des trésors dans le ciel, où ni la rouille, ni les vers ne rongent, et où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent.* (Math. vi-20).

Imprimatur : E. C., ARCH. DE MONTRÉAL.

8 Juin 1890.

UN AMI DU CARMEL.

Lettre de la Révérende Mère Prieure des Carmélites d'Hoche-la-ga à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal.

Votre Grandeur sait combien il est urgent d'aviser au moyen de transférer au plus tôt le Carmel sur un autre emplacement.

Comptant sur votre paternelle bonté, nous osons vous prier, Monseigneur, de vouloir bien honorer, encourager quiconque daignera nous aider de ses aumônes.

De notre côté, voici ce que nous promettons à nos chers bienfaiteurs :

1. Douze messes par an sont dites pour les Bienfaiteurs.
2. Tous les jours, à perpétuité, des prières spéciales sont faites

dans notre Monastère pour les Bienfaiteurs vivants et leur postérité, ainsi que pour leurs défunts.

3. Les Bienfaiteurs ont d'ailleurs une part à toutes les prières, bonnes œuvres, pénitences qui se pratiquent et se pratiqueront dans les âges futurs dans notre Carmel.

4. Un tableau commémoratif des noms des Bienfaiteurs sera placé dans l'Oratoire du Monastère. Et quand leur mémoire sera ensevelie dans l'oubli, quand personne ici-bas ne songera plus à eux, leur nom sera encore rappelé à Dieu par les Carmélites reconnaissantes.

C'est en réitérant humblement à Votre Grandeur la faveur d'aposer Votre Seing sur cette feuille, pour lui donner la sanction de votre autorité et la vertu de votre bénédiction, que j'ai l'honneur de me souscrire avec le plus profond respect.

Monseigneur,

De Votre Grandeur

L'humble et soumise Fille en N.-S.

SR RAPHAEL DE LA PROVIDENCE, Prieure.

R. C. I.

Carmel d'Hochelaga, 23 Décembre 1889.

Vû et approuvé,

† EDOUARD-CHS, Arch. de Montréal.

N. B.—On peut adresser ses aumônes directement au Carmel d'Hochelaga, près Montréal.

Monsieur Derome (de la maison Cadieux & Derome), rue Notre-Dame, No 1603, Montréal, veut bien se charger de recevoir toute aumône qu'on lui fera parvenir pour le Carmel.

